N° 194

2 JUILLET 1949

100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

U OF I
LIBRARY

LES VINGT-QUATRE HEURES DU MANS

Au Mans, dimanche dernier, s'est courue la traditionnelle course automobile des vingt-quatre heures. L'équipe gagnante — Chinetti-lord Selsdon — ayant couvert 3.178 km. à 132 km.-h. 400, a reçu la coupe des mains du président de la République, qui, pour assister à l'arrivée de cette épreuve d'endurance, s'était fait représenter au Grand Prix de Paris par Mme Vincent Auriol. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule

PISCINE OLYMPIQUE — LE FAMEUX RESTAURANT — TENNIS — GOLF — CASINO
LES HOTELS DU BEACH — L'HOTEL DE PARIS A MONTE-CARLO

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

« LA-HAUT »

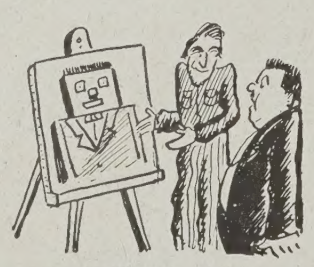
RENAUDOT. — Aujourd'hui les journaux ne publient que des romans étrangers !

BALZAC. — Heureusement que je ne vis pas en ce moment sur terre ! Ma *Comédie humaine* resterait dans mes tiroirs.

VIRAGE DANGEREUX

PREMIER PAYSAN. — Ben... qu'est-ce qu'il prend su' l'crâne l'pauv' gars !

DEUXIÈME PAYSAN. — Oui. Ces réclames c'est toutes des « menteries » !...



SYMBOLISME CUBISTE

— Mais... je ne suis pas ressemblant !

— Permettez. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez carré en affaires ?

TOUT INDIQUÉ

— Vous voulez que je vous engage pour mon prochain film en technicolor ?

— Oui, missié metteur en scène. Moi être « homme de couleur » !

REGRETS

— Cher Mathusalem !... Dire que vous avez 897 ans !... Mais c'est à peine si l'on vous en donne 880 !

— Oui. mais c'est triste de vieillir ! Qui me rendra ma jeunesse ! Qui me rendra mes 100 ans !

CINQUIÈME ANNÉE

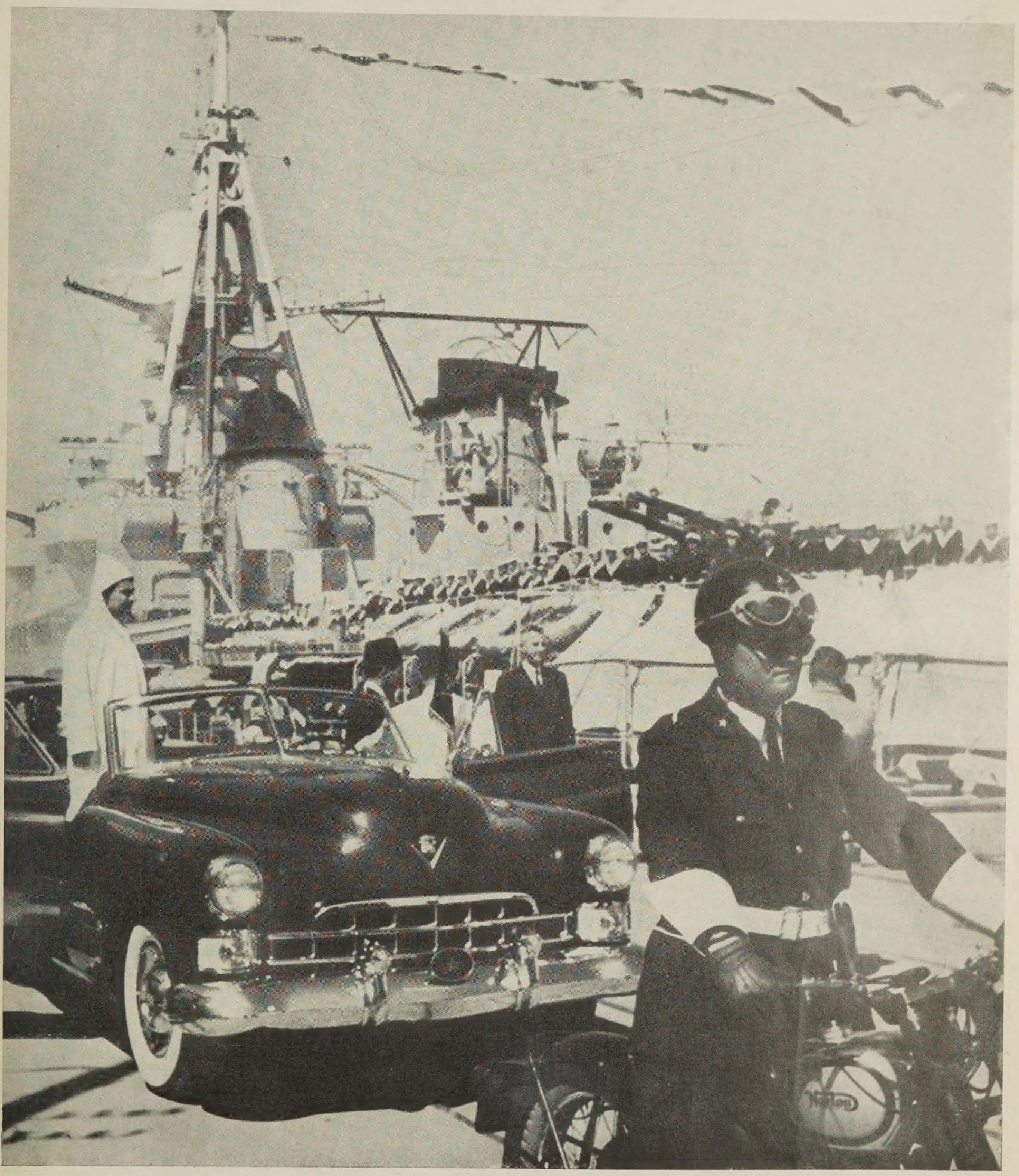
NUMÉRO 194

2 JUILLET 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES

Au cours de la visite à Casablanca des unités participant aux manœuvres navales, S. M. le Sultan du Maroc quitte le croiseur *Montcalm*, où il a été reçu à déjeuner, en compagnie du général Juin, par le vice-amiral Lambert, commandant la flotte française d'intervention. Phot. N. Y. Times.

43895

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A CHANDERNAGOR le referendum organisé parmi la population de ce comptoir, français depuis 1688, a donné 7.473 voix pour le rattachement à l'Inde contre 114 voix seulement en faveur de l'Union française.

AU PALAIS DE JUSTICE, où a eu lieu l'installation de M. Antoine Besson, nommé procureur général en remplacement de M. Boissarie, le haut magistrat est félicité par le bâtonnier M. Ribet.

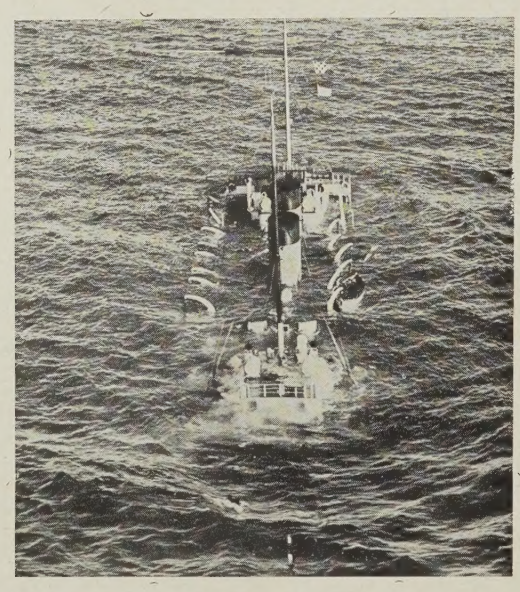
A PRAGUE, où la tension s'aggrave entre l'Eglise et les communistes, l'archevêque, M^gr^ Béran, vient de prononcer au monastère des Prémontrés une allocution où il laisse prévoir aux fidèles des heures difficiles.

AU BOURGET la duchesse de Kent, belle-sœur de S. M. le roi George VI, venue assister au gala du Pré-Catelan au profit de l'hôpital anglais de Levallois, est accueillie par l'ambassadeur et Mrs. Oliver Harvey.

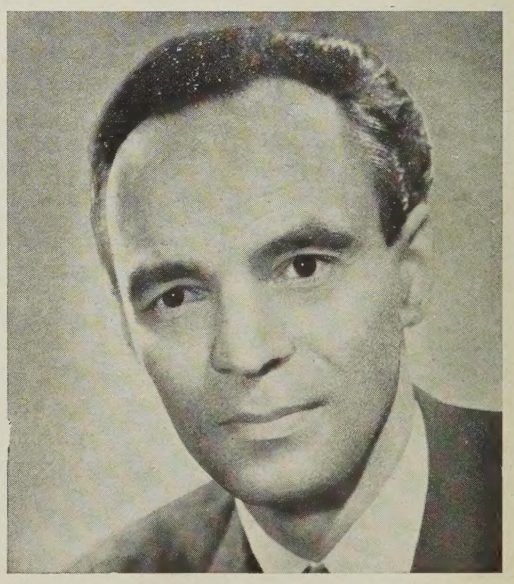
A UTRECHT S. M. la reine Juliana et le prince Bernhardt des Pays-Bas inspectent la garde d'honneur en uniforme constituée par les étudiants de l'Université pour accueillir les hôtes royaux à leur arrivée.

A PARIS, durant la fête de la Jeunesse au Jardin d'Acclimatation, le prix Victor-Hugo pour la famille la plus nombreuse a été décerné à la famille Lemière, de Pantin, pour ses vingt-huit membres présents.

A PARIS M^me^ Dupeyron, la « grand-mère volante », retour de sa randonnée en Asie où elle a égalé le record mondial féminin de distance, a reçu de M. Pineau la rosette d'officier de la Légion d'honneur.



DANS LA MANCHE le paquebot *Princesse-Astrid*, de la ligne Ostende-Douvres, a coulé sur une mine au large de Dunkerque. Tous les passagers ont été sauvés, mais on compte cinq morts parmi l'équipage.



A BUDAPEST le leader communiste Lasjko Rajk, qui procéda comme ministre de l'Intérieur à tant d'épurations féroces, a été arrêté sous l'inculpation d' « espionnage au profit des puissances impérialistes ».

LE PEUPLE BELGE A VOTÉ

Le 19 mai dernier un arrêté du prince régent Charles entérinant la décision prise le 19 avril par le gouvernement portait dissolution du parlement belge, dont les pouvoirs ne devaient légalement expirer qu'en février 1950. Les élections générales étaient aussitôt fixées au 26 juin pour le renouvellement des assemblées: Chambre des députés, Sénat et Conseils provinciaux.

Cette consultation anticipée, conséquence d'une incompatibilité d'humeur croissante entre les deux grands partis associés durant des années, n'était pas inattendue. Condamnés, par souci patriotique, à assumer ensemble les responsabilités gouvernementales, le parti social-chrétien et le parti socialiste souffraient des impedimenta d'une cohabitation difficilement supportée, dont nos voisins belges cependant avaient recueilli d'excellents fruits tant en matière sociale que sur le plan économique et financier.

Mais les heurts et les frictions en se répétant quasi quotidiennement finissaient par créer au parlement une atmosphère irrespirable, aggravée encore par la discorde qui se faisait jour autour du problème léopoldien. En dépit de son autorité M. P.-H. Spaak, chef socialiste du gouvernement bipartite, dut reconnaître, devant cet état de crise presque permanente, l'inutilité de prolonger les jours de ce parlement à bout de souffle et d'en appeler au corps électoral.

⁂

Dimanche dernier, donc, on a voté dans toute la Belgique, après une campagne apparemment dénuée de toute passion. Cela ne signifie nullement que les Belges, placides, peu enclins à extérioriser bruyamment leurs opinions, se soient désintéressés d'une consultation dont l'enjeu, ils le savaient, était d'importance. Les urnes ont été d'autant plus « honorées » que le vote est obligatoire et que la méconnaissance du devoir civique est sanctionnée par l'amende.

L'originalité de ce scrutin résidait dans le fait que les femmes, déjà éligibles depuis 1919, y étaient admises pour la première fois et que leur vote paraissait devoir peser sur le verdict populaire si l'on considère que 2.930.000 électrices étaient recensées contre 2.705.000 électeurs seulement.

⁂

Une question importante comptait, en l'occurrence, bien plus que les programmes et les slogans lancés par les partis : quel allait être le comportement des électeurs et, surtout, des électrices à l'égard de ce problème royal qui sépara profondément nos voisins et amis et qui ne cesse de peser sur la politique belge ?

Le parti social-chrétien, qui en toute circonstance proclame son attachement à la personne du roi, demandait une consultation populaire *pour la reprise de l'exercice du pouvoir par le souverain constitutionnel Léopold III.* Or un déplacement de quelques sièges au parlement suffisait à faire prévaloir une solution favorable à l'actuel roi en assurant la majorité absolue à ce parti déjà numériquement le plus important dans la Chambre dissoute, où il disposait de 92 sièges sur 202, et au Sénat, où il comptait 83 représentants contre 84 pour l'ensemble des autres partis.

La nouvelle Assemblée comportant 212 élus en raison de l'accroissement de la population belge dans certaines régions, les chrétiens-sociaux s'imposaient donc comme but de conquérir un minimum de 107 sièges. Or un tel « score » paraissait difficilement réalisable avec le caractère statique — et peu perméable aux mouvements d'opinion — de cette représentation proportionnelle intégrale qui fonctionne depuis longtemps déjà en Belgique.

Pour barrer la route à un retour du roi, dont ils ne veulent à aucun prix et contre lequel ils menaçaient récemment encore de déclencher une vive agitation sociale de concert avec la C. G. T. belge, les socialistes avaient axé leur propagande sur la personne de M. P.-H. Spaak, utilisant habilement le prestige international du « Premier » belge, son modérantisme social, son attachement à la formule de coalition... et la vigueur de ses attaques contre les communistes.

Quant aux libéraux, leur attitude à l'égard du problème royal était beaucoup moins tranchée que celle des socialistes, notamment dans les Flandres et à Bruxelles, où un courant sentimental faisait pencher du côté du roi une bonne partie de leur clientèle.

⁂

Les résultats ont-ils complètement correspondu aux espoirs des sociaux-chrétiens ?

Ceux-ci ont obtenu d'importants succès aux Conseils provinciaux et au Sénat, où ils disposeront de la majorité absolue. Ils ont enregistré d'autre part, en Flandre, une avance qui les fait approcher la majorité absolue à la Chambre, avec 104 élus. Soit un gain de 12 sièges. Les socialistes, par contre, en dépit des efforts déployés par M. Spaak et des voix qu'ils ont enlevées aux communistes dans les centres ouvriers du Hainaut, sont dans l'ensemble en léger recul. Quant aux communistes, ils sont en nette régression, n'obtenant que 8 % des voix au lieu de 12,7 %. Ils perdent ainsi une large part des positions conquises en 1946 grâce au prestige que leur avait valu auprès des masses ouvrières leur participation aux responsabilités gouvernementales. Leur « raidissement », la violence de leurs attaques contre le plan Marshall... et la terreur qu'ils font régner dans les pays de l'Est placés sous leur contrôle se sont traduits par une large désaffection du corps électoral à leur égard.

Toutefois, et c'est peut-être la caractéristique essentielle du scrutin de dimanche, le parti libéral, grand vaincu des élections de 1946, où il ne conservait que 16 élus sur les 33 qu'il comptait avant guerre, a pris une éclatante revanche de cet échec. Grâce surtout aux voix recueillies en Wallonie sur le slogan « réduction de 25 % des impôts » il a groupé 13 % des voix au lieu de 8,9 % et retrouvé 30 élus.

Ce tiers parti du centre, qui correspond sur l'échiquier parlementaire belge au parti radical-socialiste de France, peut donc être appelé demain à jouer un rôle d'équilibre dans la vie politique au cas où les deux « grands », divisés autant que la veille sur la question royale, se trouveraient dans l'impossibilité de reconduire sur de nouvelles bases une coalition gouvernementale analogue à celle sur laquelle s'était constitué le cabinet dont M. Spaak vient de remettre la démission au prince régent.

Dès que furent connus les premiers résultats d'ensemble, M. P.-H. Spaak a laissé entendre que le régent confierait sans doute la direction d'un nouveau cabinet au parti social-chrétien arrivé largement en tête dans la compétition. Le Premier démissionnaire a ajouté qu'il espérait voir survivre cette coalition catholique et socialiste hors de laquelle toute stabilité gouvernementale lui semble impossible en Belgique demain autant qu'hier. Encore convient-il de tenir compte, dans le jeu des probabilités, de la rentrée en scène des libéraux, aussi éloignés du « dirigisme » des socialistes que des solutions des sociaux-chrétiens en matière de scolarité.

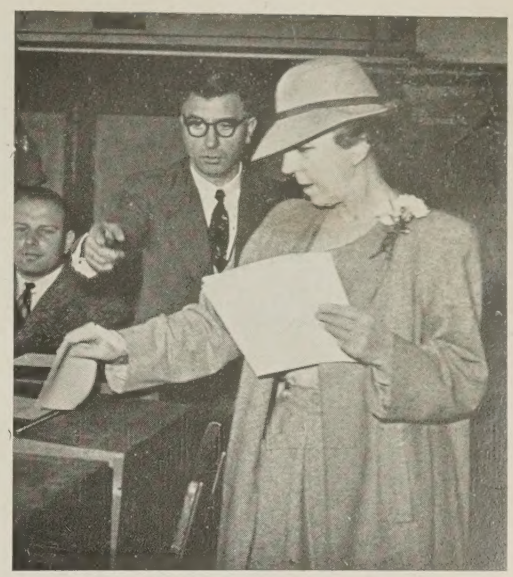
⁂

La nouvelle Chambre belge se réunira le 12 juillet. L'écho des polémiques électorales s'estompera-t-il suffisamment d'ici là pour qu'apparaisse la possibilité d'un accord gouvernemental bipartite ou tripartite ?

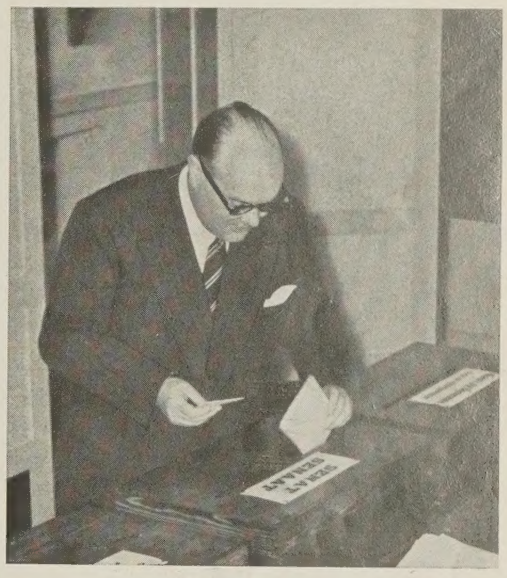
Les catholiques, dont les positions se sont renforcées, s'estimeront sans doute en droit d'imprégner plus fortement la conduite des affaires.

Enfin, n'ayant pas reçu la réponse massive, péremptoire et indiscutable que les partisans de Léopold III espéraient voir sortir des urnes, la question d'une rentrée du roi à son palais de Laeken n'en reste pas moins ouverte. La controverse peut rebondir demain avec autant de vigueur à l'occasion du referendum réclamé par un parti qui a groupé autour de son programme bien près de la moitié de la population belge et qui peut escompter une majorité certaine sur ce point précis devant l'opinion grâce à l'appui d'une fraction des libéraux.

Pierre Beaumont.



Dans une section de vote bruxelloise la reine mère Elisabeth de Belgique, accomplissant son devoir de citoyenne, mêle son bulletin a ceux de ses compatriotes.



M. P.-H. Spaak, qui présidait jusqu'alors le gouvernement de coalition aujourd'hui démissionnaire, est intervenu activement dans la campagne pour le parti socialiste.

Ultime manifestation électorale : des femmes communistes promènent a travers Bruxelles les mots d'ordre de leur parti, dont l'échec n'a pas moins été sévère.

Cet officier a la carrure puissante, le colonel Husni Zaim, devenu maréchal, veut-il être le nouvel Ataturk du Proche-Orient ?

SYRIE 1949, APRÈS LE COUP D'ÉTAT

par notre envoyé spécial Frédéric Mégret

Trois mois après le putsch militaire du 30 mars, le colonel Husni Zaïm vient de solliciter les suffrages de ses compatriotes. Avec 90 % de ces suffrages (les partis sont tous suspendus depuis le 30 mai) le colonel, qui était candidat unique, se voit porter par le referendum à la présidence de la République, où il jouira de pouvoirs « étendus ».

En vertu d'une loi promulguée ces derniers temps prévoyant que tout officier appelé au poste suprême de l'Etat est promu maréchal, Husni Zaïm, qui servit vingt années sous l'uniforme français dans l'armée du Levant, devient donc maréchal sans avoir été général...

Les destinées de la Syrie fraîchement née à l'indépendance n'auront en somme incombé ces trois derniers mois qu'au colonel Husni Zaïm, l'instigateur du putsch, à qui le terme de « dictateur » néanmoins répugnait dès le premier jour. Le régime provisoire se sera suffisamment bien établi pour que le 16 juin dernier une mission syrienne, tant civile que militaire, pût venir offrir au président Vincent Auriol un salon de marqueterie tout incrusté de nacre avec maints autres présents damasquins.

C'est autour de cette Syrie, d'une jeune, vigoureuse et tumultueuse Syrie, que semble bien se jouer l'avenir du Proche-Orient arabe, brûlant de ses nouveaux nationalismes mais d'autant plus déçu d'avoir dû laisser s'installer à son flanc un inquiétant voisin : Israël. Le coup du 30 mars — nous le verrons plus loin — alerta toutes les capitales arabes. Qu'avait en vue ce colonel ? Qui

SI LE FUSIL-MITRAILLEUR EST ANGLAIS, L'ALLURE DES SOLDATS DEMEURE CURIEUSEMENT FRANÇAISE.

DES BLINDÉS GARDENT L'ENTRÉE DES SOUKS.

GUERRIERS AUX CHEVEUX LONGS ET NATTÉS.

manœuvrait dans la coulisse ce chef d'état-major? Tant aux alentours des puits de pétrole et des trajets des pipe-lines on ne veut imaginer que les grands mystères de la politique internationale...

Ce fut d'abord, dès avril, la crise entre Damas et le souverain de la Jordanie. A coups de harangues radiophoniques le nouveau chef de la Syrie et le roi Abdallah se défièrent. Comme bien d'autres, le souverain hachémite avait sans doute cru — il en donna toutes les apparences — que l'objectif de cette révolution c'était de lui apporter Damas et la Syrie au pied du trône, d'un trône récent qu'Abdallah n'a cessé cependant de revendiquer pour celui de la Grande Syrie.

Ce fut avec une vigueur inconnue jusqu'alors à Damas que le colonel Zaïm riposta au voisin, qu'il ne se gênait pas pour traiter, à la face de tous les Arabes, d'agent de l'étranger ; la jeune armée syrienne n'avait pas travaillé pour le roi... disons de Prusse.

S'il repoussait du pied le projet de Grande Syrie d'Abdallah, le « Zaïm » proclamait en choc de retour que la Jordanie n'était que « le onzième mohaffazat » (province) de la Syrie et que le royaume fantoche ferait un jour prochain retour à la mère patrie.

Vinrent ensuite les incidents avec le Liban, le Liban mi-chrétien mi-musulman, toujours inquiet, quoi qu'en prétendent ses nationalistes, depuis la fin du mandat. Une patrouille syrienne était venue en territoire libanais exécuter un commerçant convaincu d'avoir trahi la cause arabe en aidant Israël. Beyrouth exigeait de juger l'officier syrien. Mais la médiation égyptienne rendit le justicier à la justice de son pays...

Après celles de troupes jordaniennes à sa frontière méridionale, ce sont des concentrations irakiennes qu'eut à dénoncer ces temps-ci le gouvernement de Damas. Après Amman, c'est Bagdad que le colonel Zaïm entendrait accuser de non-fraternité devant la Ligue arabe : si l'Irak rassemble des unités face à Abou Kemal, c'est pour peser sur les tribus nomades de Syrie, pour les agiter à la veille du plébiscite. Le colonel menacerait même Bagdad de rompre les relations diplomatiques, convaincu qu'il est que le ministre des Affaires étrangères d'Irak a pressé l'Egypte de ne pas reconnaître la légalité de la consultation populaire du 25 juin.

A Lausanne, cependant, depuis le 28 avril, les délégations d'Egypte, de Syrie, du Liban, de la Jordanie (l'Irak, pas plus que l'Arabie Séoudite, n'ont cru bon de venir en Suisse) confrontent leurs thèses auprès de la Commission de l'O. N. U., que préside chaque mois, tour à tour, le Français, l'Américain et le Turc, avec celles d'Israël. La Commission avait fait signer à tous, d'emblée, et selon la résolution de l'Assemblée, un protocole spécifiant que la question des réfugiés ainsi que celle de la conservation de leurs biens comme du respect de leurs droits seraient abordées conjointement à la question territoriale sur la base du projet de partage.

Les Etats arabes, en mal d'union, tinrent à préciser dès le début que toute question les intéresserait chacun au même degré. Ils soulignèrent ensuite que la question préalable ne pouvait être que celle de ces neuf cent mille malheureux laissés dans un dénuement quasi complet. Les délégués d'Israël, eux, s'obstinèrent sur la primauté de la question territoriale. On en est là et, sans grand espoir, la conférence durera jusqu'en septembre aux bords du lac Léman.

Une commission d'armistice, la dernière du conflit armé, continue à siéger sous la tente dans le *no man's land* syro-israélien, à Mishmar Hay Arden, la poche que les troupes syriennes ont occupée en territoire palestinien. Elle aura suspendu ses travaux du 18 mai au 16 juin pour incompatibilité absolue de thèses, elle aussi, au nord d'un autre lac, celui de Tibériade, qui ne voit plus de miracles.

On peut à juste titre, certes, douter de l'unité comme de la volonté d'action de la Ligue, mais si dans le complexe arabe un partenaire a pris ces derniers temps une singulière importance, c'est bien la Syrie. Depuis avril dernier au Proche-Orient — pour ne parler que de lui — on semble n'avoir d'yeux que pour Damas. Le coup d'Etat du 30 mars aura été un coup de tonnerre dans un ciel où la lune doit apparaître comme un si fin croissant...

La chance a voulu que nous assistions au réveil de Damas en cette aube-là. La plus vieille ville du monde — comme elle aime à se dire — se retrouvait paralysée dans la camisole durement lacée d'un coup de force, d'un putsch militaire. Le Cham des Arabes s'est endormi la veille comme tous les soirs, plus frileusement peut-être, car de mémoire de Damasquin on n'y a jamais connu de printemps aussi froid. Comme pour la protéger du désert, les collines enserrent la ville de Saint-Paul, une métropole-oasis qui compte aujourd'hui près d'un demi-million d'âmes vouées à des dieux comme à des prophètes bien divers. Et les lumières de Salihiyé et de Mohadjirin, qui scintillent en voies lactées dans la nuit bleu encre, se sont éteintes les unes après les autres ce soir-là comme d'habitude...

Des coups de frein, de furtives allées et venues, des voix assourdies hantaient bien le sommeil du voyageur débarqué la veille du Constellation d'Air France... Mais l'Orient a-t-il jamais professé le respect des heures nocturnes ?

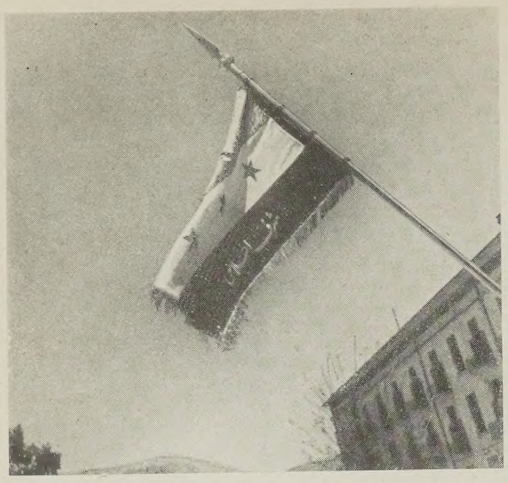
« Coup d'Etat !... Abdallah !... » Un ami hagard me réveille à 5 heures, le soleil déjà haut. Dans son affolement ce citoyen verra, comme la plupart des siens, la jeune indépendance violée déjà par le voisin. Le putsch ne fait pas de doute. Des fusils-mitrailleurs prennent en enfilade les rues désertes et aux carrefours des blindés, gris de la poussière du désert, tiennent sous le feu de leurs canons les avenues.

La population ? Elle a été surprise à son réveil. On ne pouvait le paraître davantage. Des groupes commencent à se former au coin des rues, timidement, tout près des portes des maisons. La curiosité se lit maintenant sur les visages des badauds.

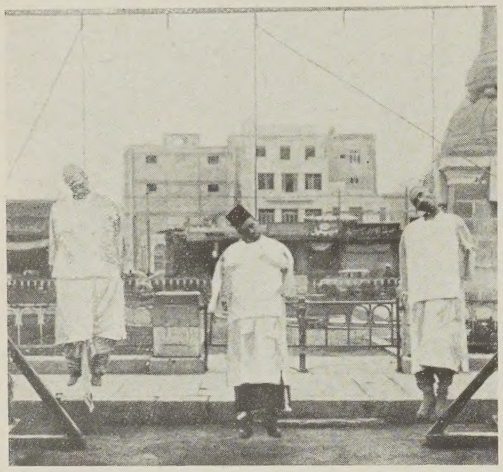
« Qui a fait le coup ? » C'est l'interrogation qui vient battre le silence volontairement hautain des maîtres de la rue. Et les rumeurs vont leur chemin : « C'est Abdallah. » « C'est l'étranger. » Lequel ? Cela dépend...

Voici le parlement. Au-dessus du porche de mosaïque et des baies d'ébénisterie ouvragée l'aigle syrienne brille chaque nuit de mille ampoules, comme une autre réclame. Des tanks sont embossés contre ses jardins et des mitrailleuses en commandent tous les accès. Des soldats, on en aperçoit partout dans le bâtiment. L'insomnie et la conscience de faire de l'Histoire durcissent les traits de ces hommes étonnamment disciplinés. La démocratie est bien en vacances, ici.

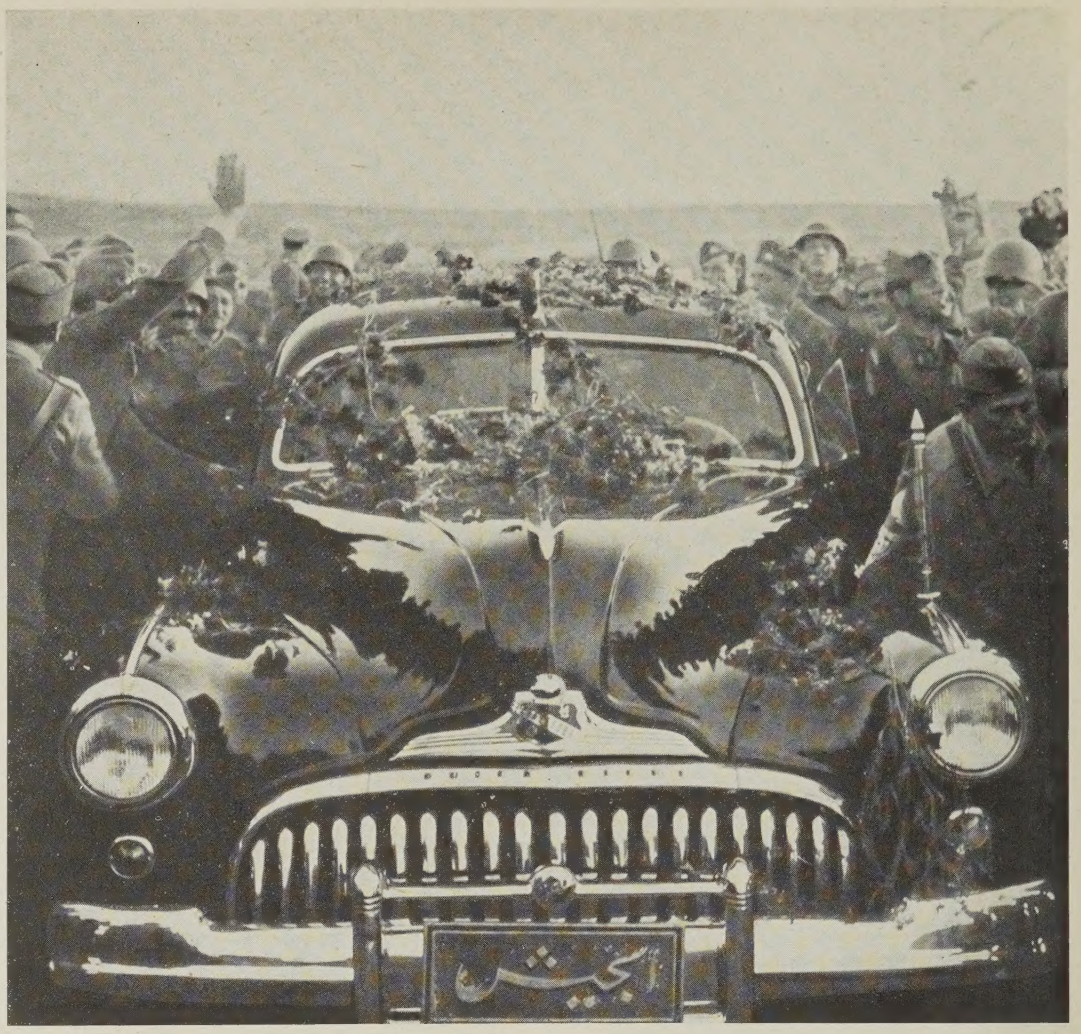
Le silence est lourd, presque angoissant dans cette ville vide et figée, une des plus animées de l'Orient, une des plus bruyantes. Le ciel



VOICI LE DRAPEAU DE L'ARMÉE SYRIENNE.



PENDAISON DE CONDAMNÉS DE DROIT COMMUN.



LORS D'UNE VISITE AU FRONT, LA BUICK DU COMMANDANT EN CHEF EST SOULEVÉE PAR LES SOLDATS.

une minute se déchire. Six chasseurs aux cocardes syriennes giclent par trois au-dessus de l'avenue : un groupe de Spitfire, puis un autre de Fiat. Surplus et achats récents.

Les jeunes officiers maîtrisent leur enthousiasme à force de bonnes manières. On les sent assurés de la réussite du « coup ».

Main à la casquette, claquement de talons. En quoi peuvent-ils m'être utiles ? Une jeep bientôt m'emporte vers la Sûreté, d'où partent les rets du putsch. L'officier actionne la sirène avec allégresse... Le président de la République comme celui du Conseil ont été appréhendés cette nuit dans leur lit, ainsi que quelques autres ministres et députés. La Chambre des députés — je m'y attendais ! — est dissoute. Radio-Damas n'a jamais cessé d'émettre des proclamations de l'état-major. Elle a stipulé que toute personne surprise portant une arme serait fusillée sur-le-champ... Elle répète l'interdiction absolue pour quiconque de circuler jusqu'à nouvel ordre... Enfin elle a lancé un appel « au noble peuple syrien » : « L'armée a dû prendre le pouvoir pour sauvegarder l'indépendance du pays... Le but de son action, c'est seulement de mettre en place un gouvernement réellement démocratique... »

Alors, et Abdallah ? Le capitaine qui lance la jeep à travers les avenues vides a fait jadis un stage dans une de nos écoles militaires. A la question il se tourne en souriant, sans répondre davantage. Que pronostiquaient donc tout à l'heure les badauds adossés aux rideaux de fer des boutiques ? J'ai à ce moment, quant à moi, la certitude que le roi de Transjordanie ne fera pas son entrée à midi.

En une demi-heure, cette nuit, les plus hautes personnalités politiques ont été appréhendées, le parlement occupé, comme les commissariats, la radio, les P. T. T., les banques, comme toutes les administrations publiques. Selon la meilleure technique occidentale... Policiers et gendarmes errent sans leurs armes habituelles autour de la Sûreté et du Sérail, siège du gouvernement. C'est un jeune commandant de l'armée qui dirige la police, sous un cadre où le visage du président Kouatly surgit entre les coins cassés d'un grand col.

Pas un coup de feu. Pas un mort, pas un blessé. On n'aura pas même administré une gifle. C'est inimaginable pour Damas, où la politique a coutume de rougir les pavés à un rythme quasi saisonnier. Quel est donc cette fois-ci le *deus ex machina* ?

Damas, c'est un fait, a obtempéré à ses rudes injonctions. A croire que l'insurrection est montée du sol même de l'antique métropole au long passé de sciences, de cette ville dont les ruelles recèlent tant de morts sacrés pour l'Islam, de cette cité qui constitue une autre Mecque pour le monde arabe (plus laïque que celle que garde Ibn Séoud) tant s'y sont relayés à travers les siècles, avec les grands mystiques et les guerriers fameux, les savants, les poètes et les intellectuels.

Voici la place Merdje. La colonne de bronze commémore la ligne télégraphique avec le Hedjaz. Hasard du dispositif insurrectionnel ? ce sont les troupes du désert qui campent ici : soldats basanés, ceints de cartouches, poignard au côté, ils errent autour des fusils-mitrailleurs en batterie. Sur leur uniforme kaki ils portent le keffiyé bédouin, ce mouchoir rouge et blanc plié en triangle et retenu par une couronne de laine noire tressée. Ce sont bien nos anciens méharistes.

Les souks s'ouvrent plus loin. Dans leur cohue les touristes venaient prendre une dose massive d'Orient. Aujourd'hui on aperçoit seulement quelques silhouettes furtives dans la faible lumière qui tombe des voûtes crevées par les répressions d'artillerie de jadis, au lendemain de l'autre guerre où la France commença ici une œuvre qui pour s'être maladroitement achevée n'en demeure pas moins indiscutable. Une œuvre qui n'a peut-être encore posé que les fondations de la véritable amitié de demain... A l'officier qui me conduisait tout à l'heure dans sa jeep je posais une question à propos de la France et des Français, une question à affoler un diplomate.

« C'est sans doute qu'aujourd'hui vous êtes à nos yeux la seule puissance désintéressée... Ça vaut bien la peine de nous pardonner réciproquement nos morts. »

Je n'avais pas eu le temps de regretter la question audacieuse...

Les lourdes portes de la citadelle, caserne de cette gendarmerie suspecte au putsch, sont closes.

Dans ces quartiers aux ruelles vénitiennes on ne rencontre plus de force armée. C'est le Damas immuable de saint Paul. Pourquoi le technicien du coup d'Etat se soucierait-il de ces deux femmes voilées de noir rasant les murs de torchis depuis dix siècles, la cruche à la main ? A travers ce conglomérat de demeures secrètes où les disparitions furent toujours sans appel on peut entendre aujourd'hui distinctement bruire l'eau du Barada, la rivière nourricière de l'oasis. Une multitude de canalisations séculaires la lance partout à travers la ville aux deux cent cinquante mosquées. Bab Touma : le quartier chrétien, lui, s'est encore plus hermétiquement clos, par un réflexe ancestral de défense contre l'événement, comme un coquillage.

Revenons aux grandes artères, à l'histoire qui se fait. Au long des avenues modernes la foule s'est accrue devant les rideaux de fer. Une ville comme Damas ne peut trop longtemps suspendre sa respiration. Autour des tanks des carrefours le bavardage oriental a repris entre la foule et les équipages casqués. Et un nom revient maintenant, aux syllabes à la fois rudes et sifflantes : Husni Zaïm. Le colonel Husni Zaïm, chef d'état-major, c'est le commandant en chef de l'armée syrienne.

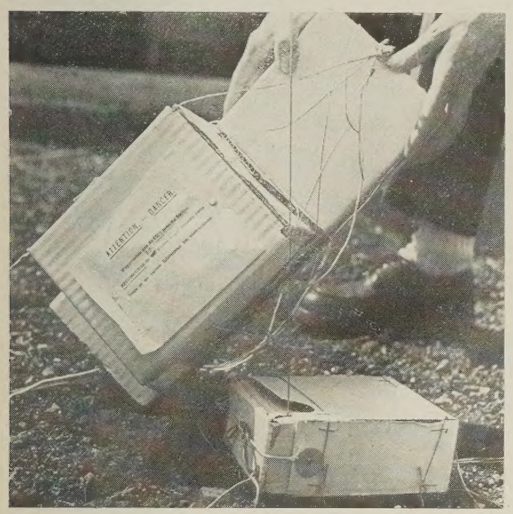
Les étoiles commencent à s'allumer au ciel d'Orient. Coupé du monde — télégraphe et téléphone sont interrompus — Damas a reçu l'ordre de rentrer chez soi pour six heures, sinon de dormir... Les soldats, harassés d'insomnie, s'endorment sur les trottoirs, à leur poste. Les sentinelles piquent l'obscurité de leurs cigarettes. Les blindés font de grosses masses sombres, comme autant de pachydermes allant boire nuitamment. Le temps est loin cependant où les éléphants de guerre paissaient les herbages de la Djezireh syrienne, aujourd'hui inculte ! Seules les fenêtres de l'état-major brillent au-dessus de la ville. Avec les messages d'Alep, de Homs, de Hama, de Lattaquié, on doit y dresser le bilan de cette étonnante journée, de cette victoire remportée par bonheur sans combat.

C'est dans cet ancien hôpital militaire français que le colonel Husni Zaïm a accepté de me recevoir tout à l'heure.

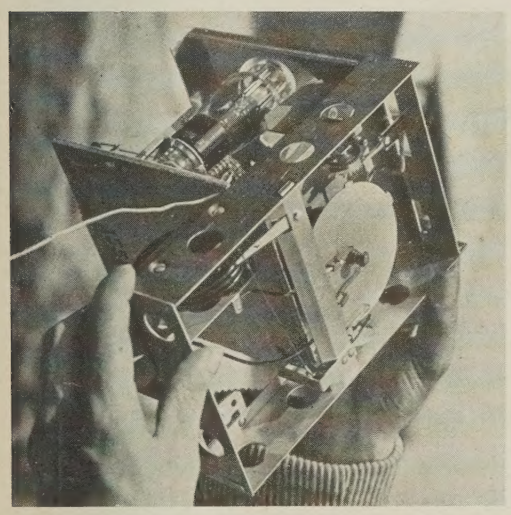
Dans les légations, impuissantes encore à renseigner leur gouvernement, après la surprise passée on rassemble les éléments d'un portrait. Certes on connaissait le chef d'état-major. Mais de là à réussir en pays d'Orient un putsch aussi parfait ! Comment, sans coup férir, ce colonel a-t-il pu mettre en émoi le monde arabe ? Que fera-t-il demain ?

(A suivre.)

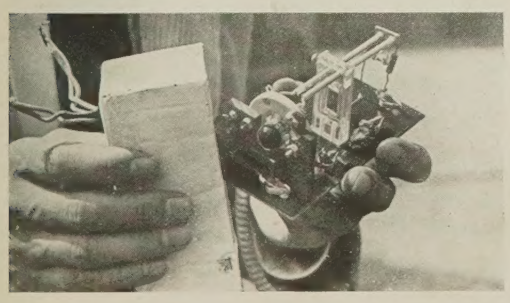
Le centre régional de Trappes, ou des observations sont effectuées toutes les douze heures, comporte également un laboratoire expérimental de recherches.



Enfermés dans des étuis de carton, ces deux instruments enregistreurs, munis chacun d'un minuscule radio émetteur, sont attachés au ballon-sonde qui va être lancé.



A chaque seconde de l'ascension ces deux postes de radio minuscules transmettront la pression, la température, l'hygrométrie de l'air, la force et la direction du vent.



Garderai-je mon parapluie ? M. Durand interroge cette carte que l'E. C. M. tient a jour.

QUEL TEMPS AURONS-NOUS CET ÉTÉ ?

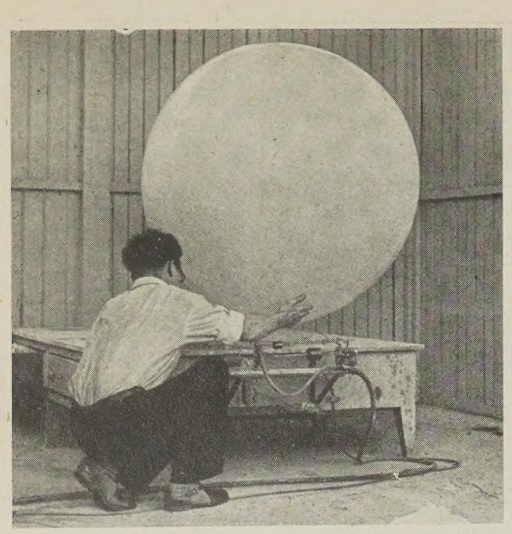
LA MÉTÉOROLOGIE SCIENCE NOUVELLE

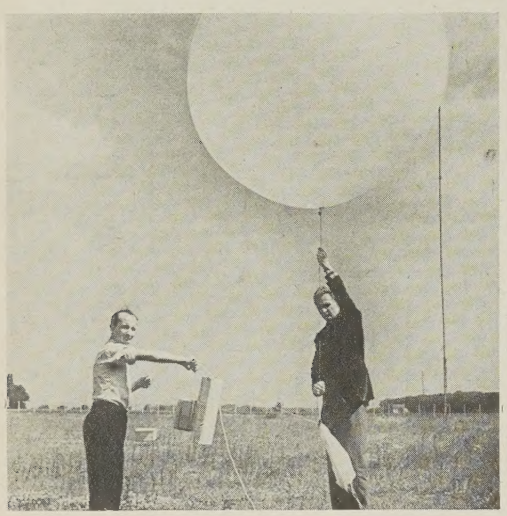
par Claude Thomas

Météorologie et astronomie ont été longtemps associées — à tort d'ailleurs — comme se rapportant toutes deux aux choses célestes. Aussi le public affecte-t-il souvent un scepticisme désabusé à l'égard de la première, science d'observation, sous le prétexte qu'elle n'a pas la rigueur mathématique de la seconde ; les ingénieurs météorologistes peuvent craindre qu'*Adémaï à l'O. N. M.* leur fasse une aussi néfaste réputation que *le Malade imaginaire* aux médecins et aux apothicaires. « L'O. N. M. annonce du soleil, allons au cinéma ! »... Ce qui n'empêcha pas tout récemment le même public, lorsqu'on annonça qu'un savant américain se faisait fort de déterminer un an à l'avance le temps qu'il fera, de se prendre à espérer qu'il pourrait fixer un jour la date et le lieu de ses vacances de façon à s'assurer sans coup férir trois ou quatre semaines de soleil radieux. Comme il arrive souvent, la vérité reste dans un juste milieu, et des renseignements donnés par la météo ne nous permettront pas cette année encore d'aussi heureuses prévisions. Après une visite du centre d'observation de Trappes — d'où est lancée toutes les douze heures une radio-sonde — des laboratoires où l'on met au point des appareils sans cesse perfectionnés et de l'E. C. M. (Etablissement central de météorologie), qui est à Paris le successeur direct de l'O. N. M., une constatation s'impose :

Les experts ne peuvent actuellement exprimer des certitudes au delà de quarante-huit heures — encore les renseignements fournis ne peuvent-ils s'appliquer qu'à une région et le citoyen de la capitale auquel on annonce : « Beau temps sur la région parisienne » ne saurait justement maudire le « prévisionniste » s'il passe quelques nuages sur la capitale. Plus avant, la prévision à *moyenne* ou *longue échéance* reste soumise à un grand nombre de facteurs, dont certains indéterminés. Grâce aux cent cinquante stations mondiales, aux renseignements transmis jour et nuit de tous les points du globe, chaque centre de météo peut fournir, à tout moment, un *état du ciel*. Les archives établies, les études poursuivies permettent d'autre part de déterminer des *types de temps* dont la succession n'est pas arbitraire. Le phénomène connu sous le nom de « mousson d'été » se répète chaque année avec une régularité assez parfaite. Il en est de même du classique « réchauffement de Noël » que le profane lui-même est amené à constater. On sait aussi qu'un certain cycle étant amorcé, son déroulement s'accomplira de façon quasi immuable. Mais la vitesse de ce déroulement se trouve parfois modifiée par des facteurs inconnus, tel le brusque ralentissement, à l'approche de la France, de la perturbation annoncée pour les fêtes de Pâques, ce qui a « décalé » de quarante-huit heures l'ensemble des phénomènes prévus. A la Pentecôte, en revanche, la prévision s'est vérifiée exacte à quelques heures près.

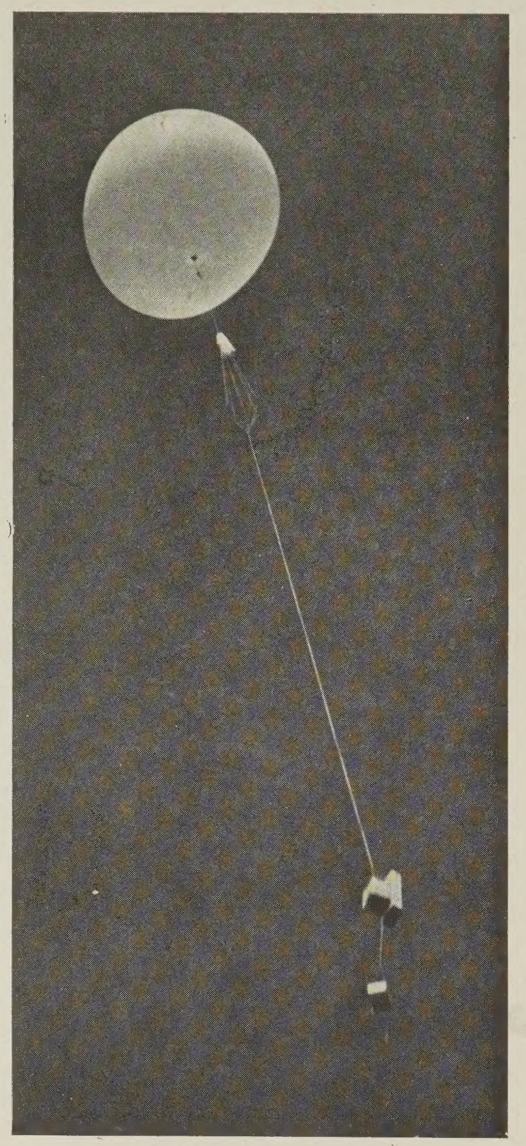
Connaissant une partie des éléments, devant tenir compte des autres, ne pouvant se livrer à aucune expérimentation en vase clos, l'ingénieur météorologiste doit se fier à son intuition pour déceler les symptômes et les interpréter. Pour





GONFLÉ A L'HYDROGÈNE, LE BALLON-SONDE EST RETENU TANDIS QUE L'ON ATTACHE LES DEUX APPAREILS D'OBSERVATION... ET AUSSI LE PARACHUTE QUI, LORSQUE LA PRESSION AURA FAIT ÉCLATER LA MINCE ENVELOPPE DE CAOUTCHOUC, ASSURERA A SES DÉLICATS APPAREILS UNE DESCENTE ET UN ATTERRISSAGE EN DOUCEUR.

A TROIS HEURES DU MATIN LA PREMIÈRE RADIO-SONDE EST LACHÉE. AU COURS DE L'ASCENSION ELLE ATTEINT 20.000 MÈTRES ET PARCOURT UNE DISTANCE DE 50 A 400 KILOMÈTRES.



cela de longues années d'observation lui sont indispensables. Si l'on possède des cartes météo de Paris depuis 1873 — date à laquelle fut fondé le centre de Saint-Maur — on n'a guère qu'une quarantaine d'années d'observations sérieuses pour l'hémisphère nord, ce qui, selon l'expression d'un expert, « est un peu jeune » ! En dépit de ces difficultés la prévision à moyenne échéance est pleine de promesse ; et si les compagnies météorologiques privées américaines se sont montrées dès maintenant parfaitement rentables, la météo française occupe une bonne place dans le groupe de tête des trois nations se livrant à cette étude : les U. S. A., l'U. R. S. S. et la France.

LA CLIMATOLOGIE SERT L'AGRICULTURE

Contrairement à une autre croyance du sens commun météorologie n'est pas synonyme de prévision du temps. Essentiellement tournée vers l'aéronautique avant la guerre, son champ d'action s'élargit de façon considérable avec la climatologie. Car cette dernière branche est science exacte dans la mesure où elle se fonde sur les observations passées, recueillies avec des appareils d'une précision maintenant rigoureuse. L'agriculture en est la principale bénéficiaire. La connaissance des hauteurs de pluie, de la température et de l'insolation aux diverses phases de la végétation est essentielle pour la prévision des travaux des champs. Les cultivateurs de la Beauce et de la Brie savent, par exemple, que leur récolte de blé sera excédentaire s'il est tombé moins de 100 millimètres d'eau, déficitaire si les précipitations ont dépassé 200 millimètres. La culture de la betterave, qui nécessite une alternance de beau temps et de pluie, pourrait augmenter — les statistiques récentes l'ont prouvé — la production sucrière d'une tonne pour 10 hectares si elle était menée selon les indications conjuguées de la prévision à moyenne échéance et de la climatologie.

Le médecin consulte la climatologie aussi fréquemment que le cultivateur. La fréquence des orages, des précipitations, l'étude des radiations électriques et magnétiques sont d'une importance qu'il est à peine besoin de souligner pour l'établissement d'une station climatique.

Mais la climatologie s'étend à d'autres domaines. Le directeur d'une épreuve sportive au cours de laquelle un athlète va tenter de battre un record, l'organisateur d'une croisière en mer ou en rivière, d'une fête ou d'une foire agricole consultent la météo — et aussi l'industriel qui entreprend des travaux, la municipalité qui construit un nouveau groupe scolaire, l'Electricité de France lorsqu'elle établit les perspectives de consommation de courant, directement proportionnées à l'insolation et à la température. La direction du Métropolitain, elle aussi, ne fait plus circuler comme autrefois des rames munies de dégivreurs toutes les nuits d'hiver, réalisant ainsi une économie de matériel et de personnel. Les compagnies d'assurances, qui ont depuis longtemps reconnu l'utilité pratique des prévisions météorologiques, réalisent chaque année des centaines de millions d'économie en consultant l'E. C. M. chaque fois qu'elles ont à garantir un transport de marchandises périssables ou une expédition quelconque offrant un risque particulier suivant les conditions atmosphériques. De son côté tout transporteur obtient une réduction de prime importante s'il joint à sa demande d'assurance un certificat de l'E. C. M. prévoyant des conditions météorologiques favorables.

LES CLIENTS NE MANQUENT PAS !

En définitive le nombre des « clients » de la météorologie s'accroît sans cesse et la plupart des branches de l'activité économique et sociale font appel à ses lumières. Tantôt c'est un fabricant de chaussures qui renonce à sa production d'espadrilles blanches pour l'été 1948, évitant ainsi de lourdes pertes. C'est l'acheminement, sans danger, de l'épave du *De Grasse* de Bordeaux à Saint-Nazaire ; c'est aussi une blanchisserie en gros économisant 200 kilos de charbon par jour lorsque l'O. N. M. lui a permis de prévoir que le séchage du linge pourrait se faire en plein air.

C'est encore la justice qui vérifie grâce à la climatologie les déclarations d'un inculpé ; le romancier qui peut replacer une action passée dans un cadre exact ; le cinéaste qui sauvegarde son coûteux matériel en ne le sortant qu'à bon escient. Au total des centaines de millions d'économies réalisées chaque année — sans parler du rôle proprement « social » du climatologiste que viennent consulter maintes victimes d'accidents du travail ou de dommages provoqués par les intempéries.

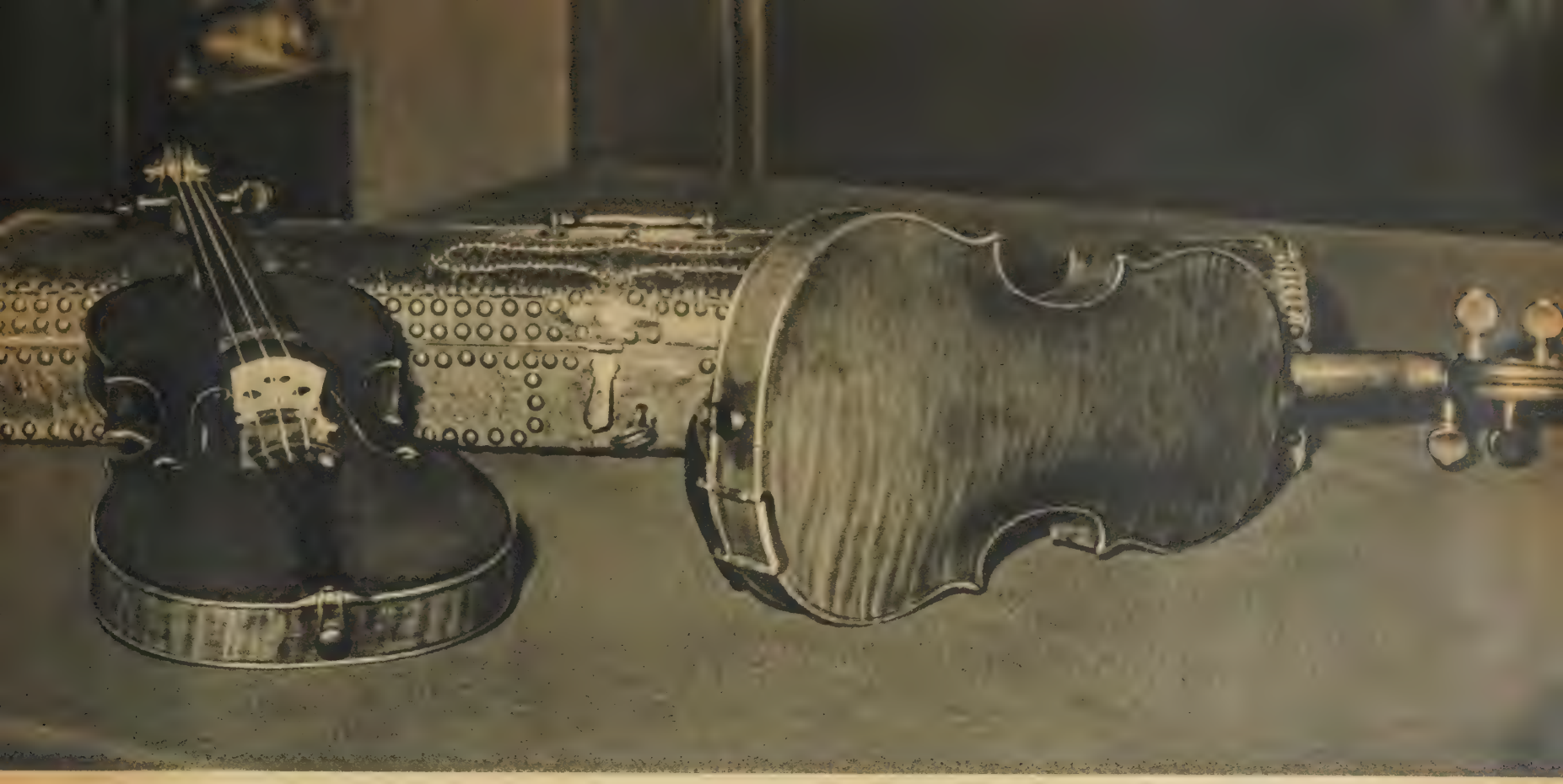
PRONOSTICS PRUDENTS

On comprend dès lors le sentiment de responsabilité qui torture le « prévisionniste » au moment où il interprète la carte des pressions ou lorsqu'il examine le type de temps qui s'annonce... et aussi sa réserve prudente qui fait que ses renseignements sont livrés avec toutes les précautions possibles. Par exemple aucun des experts en météo n'ose affirmer aujourd'hui que le 14 juillet sera ensoleillé ou pluvieux (bien qu'entre eux un véritable « pari » soit déjà engagé).

Quant au temps qu'il fera durant la période des vacances, nous devrons nous contenter d'un pronostic de Normand : juillet et août ne seront pas aussi chauds qu'en 1947 ni aussi pluvieux qu'en 1948... Un été légèrement au-dessous de la moyenne — c'est-à-dire du beau temps mais assez fréquemment perturbé — tel est le pronostic à dessein peu compromettant que formulent nos météorologistes.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

PROTÉGÉ DU VENT ET DE LA LUMIÈRE, UN OPÉRATEUR SUIT LA TRAJECTOIRE DU BALLON GRACE AU THÉODOLITE RADIO-ÉLECTRIQUE, TANDIS QUE LES ONDES ÉMISES PAR LA RADIO-SONDE ENREGISTRENT ALTERNATIVEMENT A CHAQUE SECONDE, SUR UN DIAGRAMME, UNE PRESSION, UNE TEMPÉRATURE, UN DEGRÉ D'HYGROMÉTRIE.



DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LUTHERIE ANCIENNE : UN GUARNERIUS SUR LEQUEL JOUAIT YSAYE ET UN AMATI. L'ÉTUI EST DU XVII[e] SIÈCLE.

LES MÉTIERS D'ART LA LUTHERIE

PAR ROGER DARDENNE

Terre d'industries artisanales qui subsistent malgré le développement du machinisme, la France a vu s'épanouir ces métiers d'art où le goût, l'adresse, l'ingéniosité de l'ouvrier s'expriment en des objets qui tantôt prolongent une tradition et tantôt la renouvellent. Entre tous la lutherie est un de ces métiers au passé glorieux où la maîtrise de nos spécialistes est reconnue. N'est-ce pas un de nos ateliers parisiens, celui des frères Millant, qui vient d'enlever aux toutes récentes expositions de Crémone et de La Haye une série de premiers prix et de diplômes (quatuor, alto, violon, violoncelle) parmi deux cent soixante-dix-sept concurrents de dix-neuf pays?

Aussi bien la plupart des grands virtuoses font confiance à nos luthiers, bons serviteurs de la musique. Et c'est un violon français qui a récompensé le vainqueur du tournoi institué par Jacques Thibaud, attentif à révéler le talent de cadets auxquels son admirable carrière s'offre en exemple.

SAVEZ-VOUS de combien de pièces se compose un violon ? Soixante-neuf ou soixante et onze, selon que le fond et la table sont d'un seul morceau ou de deux. Or pour être un luthier digne de ce nom il faut être capable d'exécuter toutes ces pièces. Ajoutez le vernissage, qui n'est pas une petite affaire. »

Notre interlocuteur était, comme on dit, plein de son sujet. Il le pouvait puisque depuis 1730, dans la famille des Audinot, ouvriers luthiers, on construit des instruments à cordes. Près de lui se tenait son fils, qui prolonge la tradition de toute une lignée. De telles dynasties ne sont pas rares en cette profession.

Aussi bien, personne ne contesterait à la lutherie le nom de métier d'art. D'abord, par les instruments qu'il fabrique, et dont certains deviennent les compagnons d'illustres virtuoses, le luthier reçoit comme un rayon des maîtres — compositeurs et exécutants — auxquels il fournit un moyen matériel d'expression.

Musique et lutherie se sont d'ailleurs développées parallèlement et dans une étroite fraternité. A mesure que l'une avançait l'autre faisait des progrès.

Puis, le métier de luthier est un de ceux où le passé s'est conservé le plus parfaitement. Les outils n'ont point changé ; on compte encore en lignes et

LA TRADITION ARTISANALE SE PERPÉTUE DANS LES FAMILLES DE LUTHIERS. ICI, TANDIS QUE LE FILS DONNE SES SOINS AU MANCHE D'UN VIOLON...

... LE PÈRE DONNE AU FOND D'UN VIOLONCELLE SON GALBE. PLUS DE DEUX CENTS ANS DE MÉTIER, CELA CRÉE UN TITRE DE NOBLESSE.

UNE OPÉRATION DÉLICATE : LA CONFECTION DES ÉCLISSES QUI FORMENT LE CONTOUR DU VIOLON. LE PATRON MET, LUI AUSSI, LA MAIN A L'OUVRAGE. VOICI M. MILLANT PLAÇANT L' « AME » D'UN VIOLON.

UN PEU D'ALCHIMIE... M. EMILE FRANÇAIS NE LAISSE A PERSONNE LA PRÉPARATION DU VERNIS.

CETTE ÉLÉGANTE VIOLE D'AMOUR EST UN REMARQUABLE INSTRUMENT ALLEMAND DU XVIII[e] SIÈCLE.

SI L'ARTISAN N'EST PAS UN VIRTUOSE IL SAIT APPRÉCIER LA SONORITÉ DE L'INSTRUMENT QU'IL A CONSTRUIT ET JUGER QU'ELLE EST SANS DÉFAUT.

VENU POUR ASSISTER AU CONCOURS QUI PORTE SON NOM, LE GRAND ARTISTE JACQUES THIBAUD ADMIRE LE VIOLON QUI EN SERA LE PRIX.

en pouces ; le travail n'a guère varié, du moins en ce qui concerne les beaux instruments. La science de l'ouvrier, qui ne s'acquiert qu'après de longues années de pratique, y est primordiale. Au surplus, la lutherie — et cela contribue à lui donner son caractère — passe pour être spécialement riche en recettes d'expérience, en « tours de main », en secrets d'atelier.

C'est à Mirecourt, on le sait, que se trouve le berceau de la lutherie française. Depuis trois siècles la petite ville lorraine a fourni à la France la quasi-totalité des maîtres et des ouvriers. Notre pays pourrait même revendiquer en ce domaine une priorité bien plus lointaine s'il est vrai que le plus ancien type de violon connu soit l'œuvre du Breton Jean Kerlin, dit Kerlino, fixé à Brescia. Mais c'est à Crémone que la lutherie devait s'épanouir. Qui ne connaît les noms d'Amati, de Guarnerius et, surtout, de Stradivarius ?

Vers la fin du XVIII[e] siècle la France allait supplanter l'Italie grâce à Nicolas Lupot, qu'on a pu surnommer le Stradivarius français. Fils d'un Lorrain devenu luthier du duc de Wurtemberg, il se forma près de son père à Stuttgart, revint en France, travailla à Orléans et en 1796 fonda à Paris une maison qui existe encore.

Mais qu'est-ce donc qu'un violon ? Une caisse sonore sur laquelle sont tendues des cordes. Pour répondre à cette définition élémentaire faut-il tant de connaissances et de soins ?

Eh bien, il se trouve que la construction de cette caisse sonore requiert de celui qui l'entreprend, avec le goût et l'habileté manuelle, des notions très diverses. Les calculs des dimensions et des rapports des parties entre elles réclament une exactitude qui s'apparente à celle de l'architecte. Physique et chimie ont part au succès ; la peinture aussi, et la sculpture.

Reprenons la conversation avec des praticiens. La première difficulté, vous diront-ils, réside dans le choix du bois. Nous employons l'érable — appelé aussi « plane » — et le sapin. L'ébène est réservé pour quelques pièces.

Ces bois viennent de l'étranger : l'érable, de Bohême ou de Hongrie ; le sapin, de Suisse, du Tyrol ou des forêts de l'Apennin. Naturellement ils doivent être d'excellente qualité, sans nœuds, sans gerçures ni autres défauts. Il les faut aussi très secs, vidés de leur sève (ce séchage demande plusieurs années), pas trop vieux non plus. De la qualité du bois dépend pour une large part la sonorité. Pas de bon violon avec du bois médiocre.

« Vous voilà en possession des matériaux désirés. Qu'allez-vous faire en premier lieu ?

— Un modèle, cela va de soi. Puis un moule taillé dans un morceau de bois dur, du noyer généralement.

— A quoi sert ce moule ?

— A fixer entre elles les pièces qui constituent l'armature du violon, c'est-à-dire les tasseaux, les coins, les éclisses et les contre-éclisses. »

Quiconque a un peu « raclé » du violon dans sa jeunesse sait que les éclisses unissent le fond à la table et forment le contour de l'instrument. Elles sont doublées de morceaux de sapin que l'on colle.

« Le difficile, voyez-vous, est de donner aux éclisses la forme des contours du moule. Cela se fait à chaud, avec un outil nommé fer à plier. Voyez comme nous le manions prudemment. Il s'agit d'amollir le bois sans le noircir.

— Maintenant c'est le tour du fond ?

— Oui. Il se fait en érable. Remarquez quelle attention le luthier apporte à creuser les voûtes et à donner les épaisseurs exactement convenables. Un coup de gouge malencontreux peut tout gâcher. De la patience ! De la patience ! Au rabot on façonne la gorge, petit enfoncement où seront incrustés les filets qui servent à la décoration. »

Le dessus du violon — la table — est en sapin et se façonne comme le fond. La seule différence réside dans les *ff* dont il est percé. Tracées au crayon, elles sont ensuite découpées avec un canif. Les luthiers ont toujours attaché grand prix à l'exécution de ce travail, et les violons des maîtres se recommandent par le fini avec lequel les *ff* sont découpées.

Ainsi conté cela paraît en somme assez facile. En vérité, chaque phase du travail exige une attention soutenue. L'ouvrier doit tenir compte du fil du bois, prendre soin de n'en pas trop enlever, supprimer les aspérités. Le racloir joue un grand rôle ; le compas aussi.

Bref, table et fond étant achevés, on retire le moule. On évide les coins, puis, après avoir minutieusement rectifié les épaisseurs, on colle sur la partie gauche de la table un morceau de sapin, la barre. Elle sert à faire supporter à l'instrument le poids des cordes et à donner aux deux cordes basses (*sol*, *ré*) le son grave qu'elles n'auraient pas sans elle. Les luthiers ont sur la façon de « barrer » les violons des conceptions qui ne sont pas toutes identiques. C'est un des stades de la fabrication où interviennent les « tours de main ».

Il ne reste plus qu'à coller la table et le fond, à arrondir les bords, et voilà terminé le corps du violon. Le luthier passe alors à la confection du manche, véritable ouvrage de sculpture. Quand il est collé on place les sillets, les chevilles, le chevalet et l'on introduit l' « âme ». Car les violons ont une âme et non pas seulement par métaphore. Ils ont, si l'on peut dire, une âme matérielle, une petite pièce de bois qui se pose à l'intérieur, derrière le pied du chevalet, et qui influe grandement sur la qualité du son.

Voici venue l'heure du vernissage. C'est surtout à son propos que l'on évoque les « mystères » de la lutherie. Les maîtres d'autrefois auraient emporté avec eux des formules à jamais perdues. En fait, il semble que si les procédés des antiques luthiers ne sont pas toujours parvenus à leurs successeurs les éléments fondamentaux des préparations employées — diverses gommes — n'aient que peu changé. Il n'y a rien là peut-être de si obscur, et le manuel classique de Mangin et Maigne donne de nombreuses recettes de vernis. Ce qui paraît vrai, c'est qu'il y a des dosages et des mélanges qui varient d'un atelier à l'autre ; ce qui est vrai aussi, c'est que les luthiers se montrent en général sur ce chapitre assez peu enclins aux confidences.

Le vernis n'a-t-il d'autre objet que de donner un aspect agréable ? Il paraît hors de doute qu'il contribue à la qualité sonore. Aussi son emploi commande-t-il certaines précautions. L'instrument « respire ». Sa sonorité doit s'épanouir sans contrainte, comme la voix d'un chanteur. Le vernis ne doit donc ni écraser ni étouffer cette libre voix. S'il la comprime à l'excès le son durcit. S'il l'enveloppe d'une molle épaisseur, sonorité cotonneuse.

Faire de beaux violons, c'est bien ; il faut aussi les vendre. Or la lutherie se plaint vivement des conditions d'existence qui lui sont faites actuellement. M. Emile Français, qui préside le groupe des luthiers et archetiers d'art, nous a exposé les doléances de la corporation avec fougue et énergie.

« Tout d'abord, nous dit-il, n'oublions pas que notre profession vit d'importation. Qu'il s'agisse des bois qu'elle emploie, de l'ivoire, de la nacre, des gommes et laques, elle est tributaire de l'étranger. Or il est à peu près impossible de faire venir les matières premières dont nous avons besoin. Un exemple : les archetiers manquaient de crin. Avec la plus grande peine on a pu leur en procurer... cent kilos, après une année de démarches près des administrations !

» Si nous importons, nous sommes aussi exportateurs. Notre clientèle est nternationale. Le volume de nos affaires avec l'étranger était considérable, ant du point de vue des instruments anciens dont Paris était le marché que pour les instruments que nous créons et que virtuoses et amateurs tenaient à posséder. Non seulement les facilités d'importer et d'exporter nous sont refusées, mais la lutherie est généralement ignorée dans les traités de commerce que la France conclut.

» Et puis il y a les lois fiscales et leurs incidences. Certaines taxes qui ne nous frappent pas directement sont pourtant néfastes. Par exemple les frais excessifs dus pour partie au prélèvement sur les recettes ont fait disparaître la plupart des orchestres de cafés. Résultat : du chômage chez les musiciens, de la mévente chez nous.

» Ainsi nous nous trouvons en mauvaise posture pour lutter contre la concurrence menaçante de l'Allemagne et du Japon.

— Et la main-d'œuvre ?

— Elle est pour nous une angoissante préoccupation. On nous applique la législation sur l'apprentissage. Elle n'est pas faite pour une profession comme la nôtre. Songez qu'il faut environ dix ans pour faire un luthier. Un apprenti coûte 150.000 francs par an et au bout des trois années réglementaires d'apprentissage il commence tout juste à tenir ses outils et à rendre quelques services.

» Nous ne pouvons plus supporter de telles charges. Nous demandons que nos apprentis soient transformés en « étudiants en lutherie d'art » et qu'ils bénéficient d'un statut spécial.

— Y a-t-il, demandons-nous encore à M. Français, en dehors de celles dont nous avons déjà parlé, une mesure qui vous paraisse propre à redonner à la lutherie son essor ?

— Assurément. Ce serait de rendre l'enseignement de la musique obligatoire en France et dans l'Union française à tous les degrés de la scolarité. Ainsi se formerait une clientèle nationale. »

Et, qui sait ? de cette masse, privée jusqu'ici des plaisirs de la musique, sortirait peut-être un prince de l'archet, un Thibaud ou un Menuhin.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

LE « GENDER TELOELAS », DÉLICATEMENT OUVRAGÉ, COMPORTE TREIZE TOUCHES QUI, BATTUES PAR L'EXÉCUTANT A L'AIDE DE MARTEAUX DE BOIS OU DE BATONS SOUPLES, DONNENT AU « GAMÈLAN SEMAR PEGOELINGAN » LA RÉSONANCE VIBRANTE PARTICULIÈRE AUX GRANDS ORCHESTRES BALINAIS DES RAJAHS.

LES TAMBOURS JOUENT UN ROLE IMPORTANT. AU SECOND PLAN, LES MUSICIENS DU « TROMPONG ».

LES « GENDERS », A LA RICHE ORNEMENTATION, INSTRUM

LA MUSIQUE A BALI

par notre envoyé spécial M. GAUDFERNAU

Au cœur de l'Insulinde, à quelques degrés au sud de l'équateur et à la pointe est de Java, se trouve une île comme il n'en existe plus au monde. Une île à l'état de pure nature, sans usine, sans chemin de fer : Bali. Imaginez, sous un ciel tour à tour vert émeraude, citron, tabac, sang de bœuf ou opale, l'hallucinant éclat des rizières, dont les miroirs d'eau s'étagent jusqu'aux sommets des collines. Le ciel est partout, au-dessus de vous et dans cet immense et rutilant puzzle serti de terre grasse et brune. Et alentour, s'insérant dans chaque recoin, escaladant les volcans ou coulant comme une mer végétale tout au fond des vallées recéleuses de mystère, la forêt de cocotiers qui se teinte lentement d'or rouge au coucher du soleil.

C'est l'heure tant attendue, car dans l'île enchantée la vie commence à la tombée du jour. Là-haut le bleu de plus en plus intense remplace la féerie chromatique et se pare d'un scintillement fabuleusement proche. La Croix du Sud et le Scorpion, images familières, trônent en plein ciel. Et les Balinais, ces êtres qui ont su garder en eux la joie sereine des premiers jours de la création, vont danser, prier ou « faire de la musique ».

Dans les moindres villages, au fond de tous les palais de tous les rajahs, les femmes et les hommes aux cheveux d'ébène et à la peau de bronze se rassemblent à la lumière des torches. Les hommes viennent à « leur » gamèlan, à leur orchestre. Des paysans, des gardiens de troupeaux, des artisans. Et pourtant ce sont les artistes les plus extraordinaires qui soient. N'ayant jamais rompu le lien tacite qui les relie secrètement à la nature, vivant toujours aux aguets, à la recherche du sens caché des choses, les Balinais écoutent les inaudibles voix qui pour nous se sont tues. Sans le savoir ils traduisent irrationnellement les mouvements, les couleurs et les sons qui, de tout ce qui les entoure, jaillissent de source vive. Le Balinais est musicien comme il est danseur ou peintre, par nécessité. Sa musique, si elle revêt généralement la forme religieuse, peut aussi exprimer des sentiments plus profanes. Et l'Européen qui entend pour la première fois un orchestre balinais subit malgré lui son étrange pouvoir d'enchantement, car tout est nouveau dans cette musique : les timbres, les juxtapositions sonores, les lignes mélodiques, les

GRAND ORCHESTRE BALINAIS « GAMÈLAN GONG GÉDÉ ».

rythmes. Je garde l'inoubliable souvenir d'une nuit de légende
palais de Tjokorda Gédé Agoeng, rajah de Oeboed, en plein
L'air sent l'encens, les fleurs et les épices. Les danseuses,
nt parties comme des ombres. Les torches se sont éteintes et
mineuse du ciel permet de distinguer encore les dieux de pierre
hommes qui savent les honorer. Et l'orchestre joue pour le
siteur venu d'Occident...
de bronze des gongs une mélodie s'égrène, légère, vibrante, d'une
ve. Les accords syncopés des cloches forment une trame dont
sont coupées de pauses, de silences qui permettent d'en suivre
ement. Le chant d'une flûte de bambou apporte la contribution
uffle de l'homme. Et la magie sonore, cantilène chuchotante
mes et dieux, s'élève comme une prière.

ORCHESTRES BALINAIS

ns grands orchestres de Bali est le *Gamèlan Gong Gédé,* qui
sa somptuosité sonore et par sa traduction classique, la plus
de tradition musicale de l'île. C'est le gamèlan majestueux des
religieuses, celui qui accompagne les danses sacrées dans les
temples ou dans les palais des rajahs. Sa puissance orchestrale et son pouvoir d'évocation, d'une grandeur et d'une noblesse inégalables, en font une des plus extraordinaires manifestations humaines.

Plutôt réservé pour les plaisirs de la danse, le *Gamèlan Semar Pegoelingan* joue aussi pour endormir le rajah. Sept gammes pentatoniques sont possibles théoriquement, mais cinq seulement sont utilisées. Actuellement il n'y a plus que deux ou trois gamèlans complets de ce genre. Rarement joués, ils sont malheureusement en danger d'être rapidement oubliés. Ils ne se trouvent plus de nos jours qu'au sud de Bali et ont complètement disparu du nord. Autrefois ces orchestres, composés de quarante à soixante musiciens, étaient la fierté des rajahs balinais. Mais les formations complètes ont été remplacées dans les villages par des orchestres réduits, spécialement adaptés aux nécessités de certaines danses et drames. C'est ainsi qu'on trouve maintenant des dérivés du *Semar Pegoelingan :* le *Gamèlan Pelegongan,* orchestre qui accompagne la célèbre danse « Lelong », dansée par des jeunes filles ; un ensemble similaire est utilisé pour les drames magiques dansés : *tjalonarang* et *barong,* et finalement le *Gamèlan Pedjogedan,* orchestre gai accompagnant les danses drolatiques du village, où une jeune fille invite les hommes au flirt.

Un autre orchestre, le *Gamèlan Gong Kebijar,* est le résultat d'un nouveau développement orchestral qui vient du Nord. Son exécution est extrêmement dramatique. Toute la capricieuse fantaisie de l'âme balinaise, tour à tour mystique ou vibrante d'amour terrestre, est mise à nu dans cette musique. Avec un art insurpassable les phrases musicales entraînent l'auditoire dans un rythme échevelé, puis par un arrêt brusque sur un accord onomatopéiquement appelé *biang* elles imposent un silence lourd de virtualité insatisfaite, une tension passionnée qui ne peut s'apaiser que dans la reprise de la phrase.

L'ORCHESTRE COMPORTE UN RICHE CLAVIER DE GONGS, LE « KEMONG GANTOENG » (AU PREMIER PLAN) LE « TROMPONG BARANGAN », JOUÉ PAR QUATRE MUSICIENS, ET, A DROITE, LES GRANDS GONG.

L'un des trois plus grands orchestres de Bali, le « Gamèlan Gong Gédé », d'une majesté incomparable, perpétue la grande tradition musicale classique de l'ile lors des grandes fêtes religieuses ou pour l'accompagnement des danses sacrées dans les palais des rajahs.

LES INSTRUMENTS

Les instruments de musique balinais, presque tous à percussion, peuvent être classés de la façon suivante :

1° D'abord les *instruments mélodiques*. Le plus simple, semble-t-il, est le *Gangsa djongkok*, formé de « touches » de bois ou métalliques qui reposent « assises » sur le corps même de la monture. La résonance est créée par quelques trous dans les bois de l'instrument, chaque trou assurant la résonance pour deux ou trois touches.

Les *genders* montrent une amélioration nette sur les instruments qui précèdent : à chaque touche correspond un résonateur spécial de bambou dont la longueur est exactement ajustée à la touche pour donner une résonance parfaite. Les touches, battues par des marteaux de bois ou des bâtons souples, prolongent leur son d'une intensité presque invariable pendant une minute, spécialement sur les grands instruments, et donnent cette voix sonore, vibrante, étonnante, spécifique des orchestres balinais. Il y a des *genders* de différentes grandeurs : le plus grand, le *djegog*, suivi des *djoeblag*, *tjaloeng*, *kantilan*, accordés chacun une octave plus haut que le précédent. Ces instruments ne comportent habituellement que cinq touches, c'est-à-dire une octave. Pour donner la mélodie complète il y a dans le *Pegoelingan* et les ensembles similaires les *genders teloelas* à treize touches.

Un instrument curieux est le *trompong*, du *Gong Gédé*, qui forme un clavier de petits gongs. Son corps est constitué par une longue caisse de bois sculpté au-dessus de laquelle sont suspendus les petits gongs en forme de cloches retournées. L'instrument solo est appelé *trompong pengarep*. En outre il y a le *trompong barangan*, joué par quatre musiciens disposant chacun de trois ou quatre petits gongs. Son rôle est d'assurer une figuration rythmique différente de celles jouées par les petits *genders* ou les petits *gangsas*. On trouve là en quelque sorte une forme contrapuntique de la mélodie, et il se dégage une singulière impression de puissance musicale de cet enchevêtrement mélodico-rythmique. On frappe les petits gongs à l'aide de morceaux de bois cylindriques, un dans chaque main. Le soliste jouant du *trompong pengarep* assure l'une des parties les plus vivantes de l'orchestre. Avec ses deux baguettes il orne la mélodie et l'enjolive de fioritures d'un rythme si compliqué et si savant qu'elle prend un caractère quasi improvisé.

2° Pour la *ponctuation des phrases* on se sert du *gong*, dont chaque coup marque le point, le point-virgule, la virgule de la phrase musicale. Les gongs sont de différentes grandeurs et leur voix plus ou moins grave, aux vibrations puissantes et infiniment douces en même temps, accorde à la musique balinaise un genre très particulier, inconnu en Occident.

3° Le « *fond* » *du paysage musical* est créé par une cymbale métallique d'un diamètre plus ou moins grand appelée *tjend-tjend* et par les tambours.

L'étude approfondie du caractère de la musique balinaise montre l'existence d'un formalisme d'une importance capitale. Le choix des rythmes suit exclusivement la tradition et non les sentiments. Ce qui nous semble d'une complexité presque indéchiffrable devient simple si on l'analyse, précisément par son caractère formaliste et traditionnel. Il ne faut pas confondre les sensations que l'Occidental éprouve à l'audition de la musique balinaise avec ce que les Balinais veulent exprimer dans leur musique et dans leurs rythmes. A la place de spéculations imaginatives qui ne correspondraient pas à la réalité il faudrait analyser la technique des rythmes, la figuration pouvant s'adapter à différents « modèles ». Bien qu'elle semble couler d'une façon ininterrompue comme l'eau d'un ruisseau, elle contient une richesse énorme de formules rythmiques. Avec une ingéniosité extraordinaire la figuration est distribuée entre deux joueurs. Ce qu'on entend c'est la figuration, mais ce qui est joué ce sont les deux parties qui s'entremêlent l'une dans l'autre d'une manière si parfaite que même l'oreille d'un musicien exercé ne peut pas les séparer l'une de l'autre. Cette admirable technique permet de jouer les figurations avec une vitesse stupéfiante.

Les rythmes des *kendangs* (tambours) prennent dans la musique balinaise une importance capitale. En effet le fondement d'une œuvre musicale repose sur les parties de tambours dont les différentes expressions rythmiques sont comparables aux « mètres » poétiques.

CHEFS D'ORCHESTRE

En Occident une formation orchestrale n'a qu'un seul chef. A Bali tout *gamèlan* a deux chefs dont les fonctions s'harmonisent et se complètent.

Le premier chef est assis au premier *gender* donnant la mélodie. Son rôle, en dehors de sa fonction de soliste, est de « faire partir » l'orchestre, de déclencher les *tutti* en levant son marteau plus haut que d'habitude. J'ai vu un chef de douze ans donner de foudroyants départs à soixante musiciens.

L'autre chef du gamèlan est l'un des joueurs de tambour. Il ne s'occupe nullement des départs, mais est uniquement chargé des nuances et des mouvements au cours de l'exécution. C'est lui le grand maître des *accelerandi* et *ritardandi*, ainsi que des « nuances » proprement dites, *crescendi* et *diminuendi*. A cette fonction s'ajoute celle de chef de chorégraphie. Grâce à des « frappes » convenues il communique avec les danseurs et dirige soit leur danse individuelle, soit l'ensemble chorégraphique. Les danseurs et danseuses peuvent aussi lui transmettre des messages par des signes conventionnels.

La durée de mon séjour ne m'a pas permis de percer le mystère de ce langage secret. Mais le docteur Schlager (que je tiens à remercier pour les détails techniques qu'il m'a donnés) m'a dit que la compréhension de cette « langue du tambour » avait été pour lui une découverte fascinante.

Photographies M. Gaudfernau.

MANET. « L'ENFANT AU CHIEN. »

OPIE. « THE COTTAGE GIRL. »

DEGAS. « TÊTE DE JEUNE GARÇON. »

RENOIR. « PORTRAIT DE MADEMOISELLE C... »

A LA GALERIE CHARPENTIER : L'ENFANCE

par RAYMOND LÉCUYER

L'ENFANCE, comme le printemps, rafraîchit les yeux et rajeunit les âmes : c'est une bienfaisante impression que l'on emporte de l'exposition où le thème de l'Enfance a été traité avec autant de tact que de goût, et l'on sent qu'un poète n'a pas été étranger aux choix qu'elle nous propose.

Qu'il y ait dans les effigies d'enfants dues à nos grands peintres du XVIII^e^ siècle d'exquises qualités, un charme spirituel, qui songerait à le nier ? Mais de leurs modèles amusants comme des poupées, un Boucher, un Drouais, voire un Lépicié ont surtout saisi le pittoresque, la naïveté des attitudes et des gestes ; ils n'ont que bien rarement traduit la vie secrète de l'enfance. Chardin et, parfois, Jeaurat semblent s'intéresser moins superficiellement à leurs petits personnages. Quant à Fragonard, si parfois son instinct paternel l'a inspiré, il était plutôt porté par tempérament à peindre avec un étourdissant brio des adolescentes en fleur dont la candeur paraît bien suspecte et l'innocence incertaine.

Les maîtres anglais de la fin du XVIII^e^ siècle et du commencement du XIX^e^, dont la fraîche peinture peut être parfois accusée de quelque fadeur, servis cette fois par les défauts mêmes de leur brillante palette, ont été des interprètes de l'enfance particulièrement séduisants.

Avec moins d'afféterie qu'eux, une sensibilité plus frémissante, une sincérité plus authentique, Renoir a merveilleusement exécuté les portraits de fillettes qu'il a peints dans les années 1880. Il

VÉRONÈSE. « MOISE SAUVÉ DES EAUX. »

EVA GONZALÈS. « DANS LE JARDIN. »

a exprimé la grâce des menus visages, la vérité des poses, les expressions les plus fugitives dans une matière chatoyante dont le temps n'a pas altéré le doux éclat.

Plusieurs portraits apportent un élément à la petite histoire. Deux peintures de Lancret évoquent l'adolescence de Louis XV. Un dessin aquarellé de Carmontelle montre Mozart à sept ans. Auguste de Chatillon décrit la première communion d'une fille de Victor Hugo, Léopoldine, qui devait périr tragiquement à Villequier. Un tableau d'Emile Deroy met sous nos yeux cette petite mendiante rousse que Baudelaire, ami du peintre, a chantée. On a fait quelque bruit autour d'un prétendu portrait de Louis XVII attribué à David. Cette attribution me semble bien téméraire.

JACQUES ADNET. SALLE COMMUNE. LE COIN DU FEU ET LE COIN DE TRAVAIL.

LE SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS

Le Salon des artistes décorateurs a cette année réintégré le Grand Palais. Ses organisateurs n'ont pas voulu qu'il fût invertébré et chaotique. Ils l'ont compartimenté : ses diverses sections sont consacrées aux différents « âges de la vie ». Ainsi est obtenue une ordonnance qui satisfait l'esprit du visiteur.

Ce Salon reflète les besoins et les exigences d'une époque et d'une société qu'étreignent les difficultés matérielles. Mêlés de près à l'existence de nos contemporains, les artistes décorateurs ont conscience qu'ils doivent être réalistes et tenir compte de contingences trop souvent prosaïques. Ils s'épargnent, souvent à contre-cœur, les programmes qui entraîneraient à de grands frais de main-d'œuvre. Nombre d'entre eux évitent le superflu, l'ornement coûteux, le luxe pour le luxe. Nous voyons surtout au Grand Palais des mobiliers aux lignes simples, aux gabarits géométriques, aux formes sobres jusqu'à l'austérité. Beaucoup de pièces exposées sont par leur conception comme par leur exécution plus proches de la menuiserie que de l'ébénisterie. Il est caractéristique des nécessités de l'heure que certains créateurs de modèles aient imaginé des lits à couches superposées, des tables, des fauteuils et des chaises aisément démontables, des « fauteuils-club » à éléments séparés. Il faut ajouter à la louange de nos décorateurs qu'ils sont parvenus presque toujours à concilier ces contraintes avec leur souci d'élégance et de confort. Colette Gueden, P. Beucher, André Preston, René Gabriel ont fait une fois de plus preuve de talent, ainsi que Jean Adnet, dont la « salle commune » est, à mon avis, une des plus heureuses réussites du Salon.

Jean Adnet utilise volontiers pour les sièges qu'il crée le métal gainé de cuir. Le métal nu trouve un emploi justifié dans les chambres destinées aux colonies, conçues notamment par Jacques Mottheau ou Tournus et Rançon.

Quelques exposants — Porteneuve, Babut, J. Rotschild, Jean Royère — s'efforcent de donner une note raffinée en choisissant pour leurs mobiliers des bois plus rares que le chêne ou le hêtre et en les dotant de motifs ornementaux, sans qu'on ait peut-être suffisamment, devant certaines de leurs créations, l'impression d'un renouvellement. Les étains de Daurat, d'un galbe si étudié, la table et les lumignons de Gilbert Poillerat, les ingénieuses fantaisies de Marie Chauvel, les tapisseries de Bezombes, de Picart le Doux, de Hilaire, les paravents de Coutaud apportent au Salon une parure non négligeable.

Quelques artistes ont le louable désir de faire du neuf sans renier leurs lointains prédécesseurs et interprètent librement les exemples du passé décoratif de la latinité. Dans le dessin d'une belle porte de Subes comment ne pas retrouver un souvenir des reliures du XVI^e^ siècle ? C'est à certains ouvrages de la fin du XVIII^e^ siècle qu'il faudrait comparer les meubles à filets de cuivre doré de Louis et Olivier Süe. Pierre Cruège a su être nouveau tout en laissant apparaître une parenté entre ses créations et certains mobiliers du style qualifié « Directoire ». Arbus est resté lui-même en se souvenant des styles en faveur pendant la Renaissance et sous Louis XIII.

La section du vitrail mériterait une étude particulière. Elle démontre les progrès incontestables accomplis en ces dernières années. Et elle met dans l'exposition une note de spiritualité qui n'est pas sans noblesse.

R. L.

LAWRENCE. « THE CALMADY CHILDRENS. »

ARBUS. TABLE EN POIRIER, DESSUS MARQUETÉ.

COLETTE GUEDEN. POUDREUSE CHENE NATUREL.

L'attirance de la Corse provient certainement autant de son étrangeté que de sa beauté.

Il n'existe peut-être nulle autre terre ou l'homme s'intègre mieux a la nature qu'ici...

En été 1948 les « Languedoc » d'Air France transportèrent près de [illegible].

... et la Transat plus de 100.000 passagers. Les femmes portent le « mezzaro » noir.

UNE INTÉRESSANTE EXPÉRIENCE ÉCONOMIQUE

LA CORSE SAUVÉE PAR LE TOURISME

par Jean Hureaux

Comment nomme-t-on cette plante rousse, gluante, dont le parfum rappelle le romarin et que l'on rencontre partout en étendues immenses et uniformes, dans les fonds et sur les collines ?

— C'est du cyste. Il est le témoignage permanent de la pauvreté de notre île ! Toutes ces étendues que vous voyez couvertes de cyste étaient jadis terres cultivées. Le maquis exubérant, le maquis avec ses bruyères géantes, ses chênes verts, ses arbousiers à baies rouges, son lacis impénétrable de plantes vivaces, le maquis envahit les prés, les pâturages. Mais là où la terre a été retournée, travaillée pendant des siècles, le cyste seul s'établit, tout au moins au début.

Ce dialogue impromptu, engagé avec mon voisin de car — homme dans la force de l'âge dont le profil révélait la pureté de race — se déroulait sur la route de Calvi à Porto, quelques minutes après le départ. La route en corniche épousait tous les méandres d'une côte lumineuse, étrangement déchiquetée. Sur notre gauche s'élevaient

Au sud-est de la Corse, en montant vers le col de Zarone, dans le massif de Bavella, de telles découvertes sur les montagnes abruptes et dénudées de l'Incudine offrent un exemple typique des magnifiques spectacles que l'île de Beauté réserve aux visiteurs et aux touristes.

les premières collines de cette Balagne que l'on nous avait dite fertile et dont l'aridité et le dénuement nous surprenaient.

— Il n'en fut pas toujours ainsi, reprit mon interlocuteur. Je ne suis pas un vieillard et je me souviens très bien avoir vu moissonner sur ces côtes. Les ruines que l'on voit dans la montagne étaient autant de fermes et de bergeries animées... Jamais plus ce temps ne reviendra.

Cette conversation fut une des premières que j'eus en Corse avec les insulaires. Je fus à même, depuis, de vérifier ce dire. Partout le voyageur rencontre ruines et abandon.

De 317.000 hectares en 1939 la superficie cultivée est tombée en 1947 à 310.000 hectares.

La terre corse devient chaque jour un peu plus le domaine exclusif des hordes de sangliers. La population insulaire, qui était de 322.854 habitants en 1936, tombait en 1946 à 267.971, soit 54.883 de moins en dix ans. Trop ingrate, trop sèche, la terre corse est délaissée chaque jour davantage par ses fils.

Plus le voyageur parcourt l'île, plus il se prend à l'aimer et plus il souffre de voir toutes ces maisons au toit crevé, tous ces villages abandonnés, ces foules d'émigrants amenés sur le pont du bateau en partance, résignés à quitter le ciel lumineux pour les bureaux lépreux des ministères continentaux. Et il songe que cet exode n'est pas la cause, mais un effet du mal.

Des observations simples faites au cours des excursions lui reviennent à l'esprit.

Pourquoi dans ce pays où il fait si bon vivre sous l'ombre épaisse des châtaigniers séculaires toutes les boîtes de confiture de marron que vend l'épicier portent-elles une marque d'Aubenas ou de Privas ? Pourquoi en ce pays qui peut fournir des crus de Sartène dignes de rivaliser avec des anjou et ce vin de Batrimonio, véritable malaga de France, pourquoi les vignes sont-elles si peu souvent entretenues, non taillées, à peine piochées ? Pourquoi dans les immenses forêts où les Romains venaient choisir les mâts pour leurs galères, et dont Nelson disait que l'on y trouvait les meilleurs bois de construction navale, pourquoi tant de ces pins laricio lancés d'un jet de 40-45 mètres vers le soleil achèvent-ils de pourrir au fond des ravins ?

— Elles sont chères mes pommes de terre ? Pour les faire venir d'Ajaccio à Bonifacio je paie exactement 9 francs au kilo. Et je ne parle pas du bateau de Marseille. Evidemment il faudrait que le bateau desserve Propriano, Bonifacio et Porto-Vecchio comme avant guerre, mais pour cela il faudrait que le continent s'intéresse à nous. Or il nous ignore, le continent. Alors, que voulez-vous, les jeunes ne restent pas.

— Ce que vous dit l'épicier est exact : le continent semble nous abandonner à notre pauvreté. Il est vrai que bien souvent le Corse ignore le proverbe « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Il est vrai que bien souvent notre orgueil chatouilleux et notre esprit de caste qui joue à tous les échelons : famille, village, vallée, île... ne facilitent pas les choses. Mais le problème est plus grave. Notre asphyxie économique a des causes plus profondes et, je le crains, irrémédiables.

— A l'exception des gisements d'amiante de Canari au cap Corse, qui sont en plein développement et feront de la France, dans deux ans (12.000 tonnes en 1950), un pays exportateur, partout les mines sont épuisées ou les difficultés d'extraction et d'exploitation sont telles que les plus entreprenants ont dû renoncer à tirer du sol corse zinc, plomb, argent, etc.

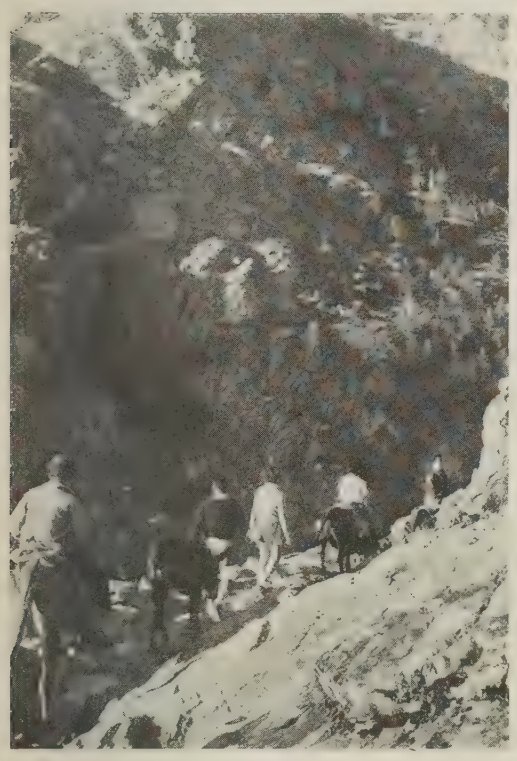
— L'artère vitale qui drainait toute la production de la riche plaine orientale (bois, charbon de bois, liège, primeurs, fruits, huile, etc.), la ligne de chemin de fer Bastia-Porto-Vecchio qui devait être prolongée jusqu'à Bonifacio, est détruite. Les Allemands ont fait sauter 120 ponts : il en coûterait 350 millions de remise en état. Et l'on se demande si cette somme considérable ne serait pas mieux utilisée au financement d'une première tranche d'un plan général d'équipement et, notamment, à la réfection du réseau routier qui, dans certains secteurs, est dans un état lamentable.

— Les cultures de l'île ne peuvent plus, à elles seules, nourrir la population : une grève des marins à Marseille et la famine est à nos portes... et pourtant le sol est riche et peu ingrat dès qu'une rigole d'eau claire le traverse; mais, moins heureux que les Provençaux, nous attendons encore notre marquis de Craponne...

Et ainsi de suite. Du nord au sud, le continental

Calvi est implanté dans un éblouissant décor de pierre, de mer et de hautes montagnes.

CORTE, L'ANCIENNE CAPITALE, RESTE LA CITÉ LA PLUS CARACTÉRISTIQUE DE LA VIE CORSE. IL FAUT TOUJOURS PÉNÉTRER DANS LES FONDS DE VALLÉE A PIED OU BIEN A DOS D'ANE.



fraîchement débarqué recueille d'amères réflexions. Pas de plaintes chez ce peuple fier ! Un peu d'amertume et beaucoup de résignation.

« Economiquement, la Corse est finie ! » Et les Corses s'en vont. Ils s'en vont travailler ailleurs, ne revenant dans leur chère île qu'à l'âge de la retraite pour y mourir et être enterrés à côté des leurs sous l'olivier familial.

Mais s'il y a une bonne part de fatalisme dans cet exode, on se tromperait lourdement en y voyant le signe d'une race qui s'éteint. Ce peuple ne présente aucun stigmate de dégénérescence.

Le pourcentage de Corses qui se distinguent, aujourd'hui comme hier, dans tous les domaines de l'activité humaine est tellement élevé par rapport à l'ensemble de la population insulaire qu'il suffirait à lui seul à prouver sa vitalité et son intelligence. Cette découverte d'un peuple sain n'est pas un des moindres attraits de l'excursion.

Le Corse n'est comparable à aucun autre Méditerranéen. On le dit plus ibère que latin. C'est un homme de la montagne plus que de la mer, mais d'une montagne qui, de haut, domine une mer où s'est toujours joué le destin du monde. Il est sobre, comme tout montagnard ; il est réfléchi, comme celui qui a beaucoup observé. De plus il est triste, profondément, car il a beaucoup souffert. Rien chez lui de l'exubérance, de la faconde, de la fatuité méridionales. Le Corse parle posément un français un peu littéraire, appris à l'école — au-dessous de sept ans les gosses ne savent que le patois. Il a le sens du mot juste et répugne aux grossièretés. Le cadre de sa vie est simple, austère, dépouillé, propre. Dans les plus lointains villages les enfants, nombreux, sont bien tenus ; les hommes, et les femmes surtout — droites dans leur robe noire, la tête couverte du mezzaro noir — sont mis décemment. Le Corse ne s'exalte qu'à propos de ses haines, qu'il sait entretenir : politique, famille, village. Fierté, orgueil, tout cela ? Peut-être. Mais ces défauts mêmes ne sont-ils pas preuve de vitalité ? Son exil n'est donc point signe de décadence, mais acte nécessité par des difficultés croissantes. Rien ne pourrait-il le retenir ?

Or, aujourd'hui, beaucoup pensent que le salut de ce peuple corse pourrait bien venir, paradoxalement, de l'aridité même de sa terre qui semble ne plus vouloir le nourrir. La richesse de l'île, sa richesse impérissable, n'est pas dans quelques arpents binés à grand-peine, mais dans ses roes rouges, dans ses plages dorées, dans ses forêts géantes, dans son soleil pour lequel les éternels condamnés aux brouillards, aux poussières, au bruit donneraient une fortune.

Mais pour se prêter à la curiosité du monde et en recevoir les hommages, pour recueillir les avantages de relations suivies il ne suffit pas d'être paré des plus étranges et des plus beaux atours, encore faut-il savoir inviter, faut-il organiser la réception en hôte prévoyant et attentionné. Cela s'appelle l'organisation touristique.

Or là tout est à faire, et parce que tout est à faire il faut se méfier des impulsions et des initiatives irréfléchies.

La Corse vaut avant tout par sa singularité. Cette île est unique. On ne saurait la comparer à aucune autre région de France ni, sans doute, du monde. Tout ce qui la concerne doit donc être original si l'on ne veut détruire son plus sûr attrait. La pire erreur serait donc de vouloir faire de la Corse, par exemple, un ersatz de Côte d'Azur. Ce qui est valable là ne l'est pas ici. Le meilleur et le plus sûr moyen d'attirer le monde est, pour la Corse, de rester elle-même.

DANS CES NASSES TRESSÉES A BONIFACIO SE FERONT PRENDRE LES BONNES LANGOUSTES.

Cette affirmation rencontre heureusement l'opinion du préfet de l'île, M. Maurice Papon. Nous savons que celui-ci étudie la mise sur pied d'un programme d'équipement hôtelier original venant s'intégrer dans un plan général de mise en valeur en bonne voie de réalisation.

Il voudrait créer le « logis corse » sur le modèle de ce qui a été tenté en Haute-Loire sous le nom de « logis d'Auvergne ». Il s'agit d'un réseau d'hôtels modestes et confortables où le touriste est assuré de trouver accueil amical, gîte propre et bonne table pour un prix raisonnable. Cette assurance n'est pas publicitaire mais effective, l'hôtelier s'engageant par contrat vis-à-vis du département à respecter certaines normes de confort, de table, de tarifs en échange d'une aide financière appréciable : la prise en charge par le Conseil général d'une large part des intérêts hôteliers.

Ce système présente de nombreux avantages : il incitera les hôteliers sérieux à moderniser leur installation actuelle ; il drainera des touristes qui aujourd'hui ne se risquent pas en Corse étant donné le manque d'informations qualitatives et quantitatives sur les possibilités de ravitaillement et d'hébergement de l'île ; il suscitera des initiatives individuelles de construction et permettra de multiplier rapidement le nombre de chambres, actuellement insuffisant (2.000 environ en 1949), notamment dans les contrées touristiques ; il fera échec définitivement aux manœuvres de grosses sociétés immobilières étrangères, suisses particulièrement, qui, ici et là, supputent les possibilités d'investissements pour une exploitation de l'île qui, elle, ne s'embarrasserait pas de « couleur locale » ; enfin ce sera là une concurrence qui fera rapidement comprendre à certains hôteliers gangsters que les beaux jours du marché noir ne sont plus de saison, et ainsi disparaîtra une publicité à rebours dont pâtit l'île.

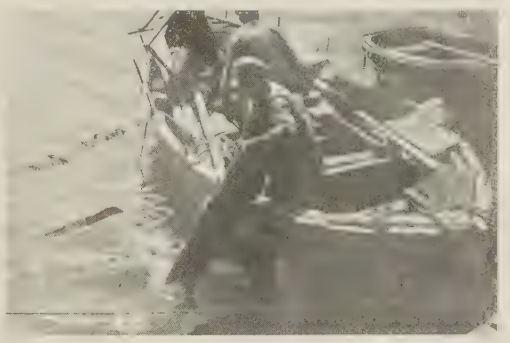
Une première tranche de crédits sans intérêts s'élevant à 24 millions a été décidée pour 1949.

Le premier « logis corse » fonctionnera cet été à Asco. Cinq ou six autres seront ouverts, cette saison, dans plusieurs centres touristiques.

Cette organisation correspond certainement à l'attente de milliers de touristes moyens, mais elle ne saurait attirer le riche étranger, client à ne pas négliger. Celui-ci désire trouver partout le luxe, le grand confort, une table standard. Or l'île ne compte guère qu'un hôtel de « classe internationale » : à l'Ile-Rousse, M. le préfet Papon nous confia que pour répondre aux besoins de cette clientèle il étudiait actuellement les possibilités d'implantation d'un petit nombre d'hôtels comparables dans leur formule aux « relais sahariens » que la Compagnie générale transatlantique a établis en Afrique française au lendemain de l'autre guerre et dont la renommée n'est plus à faire.

Il faudrait également songer à des hôtels spécialement conçus pour des stations thermales. La Corse possède en effet des sources aux propriétés variées, pratiquement inexploitées bien qu'elles puissent rivaliser avec beaucoup d'autres. Quand seront connues les eaux d'Orezza, Guagno, Quittera, Pietrapola, Barruci, Puzzichello, etc. ?

A l'autre extrémité de l'échelle hôtelière se situent les auberges de jeunesse, dont l'importance est plus sociale qu'économique, mais le tourisme n'est pas seulement une industrie : c'est aussi un merveilleux moyen de culture, ne l'oublions pas ! Un réseau d'auberges de jeunesse et de « relais de jeunesse » se développe depuis deux ans et est entièrement dû à l'activité inlassable d'un homme, M. J. Bordes, qui a commencé à monter sa première auberge de jeunesse en 1945 dans un ancien couvent de Cervione, à l'aide des épaves et des déchets laissés par les armées de débarquement.



AU RETOUR, LES PÊCHEURS IMMERGENT LEURS PRISES DANS LES EAUX CALMES DE LA BAIE.

Enfin, s'il est vrai que la Corse est un des derniers paradis pour les campeurs en ce sens qu'une nature vierge les accueille partout, il faut cependant que de vastes terrains soient aménagés par les municipalités de chaque port. Sur le plan économique, qui nous occupe ici, les dépenses de ravitaillement, de transport et d'achats de toute nature réalisées par quelque six mille campeurs — évaluation pour 1948 — séjournant de quinze jours à un mois ne sont pas négligeables, et l'on doit songer aux minimes aménagements qui leur sont indispensables : que coûterait à Calvi, par exemple, la remise en état des bornes-fontaine du camp ? Que coûterait à la ville d'Ajaccio la location d'un grand terrain ombragé près de la mer qui ferait cesser l'exploitation des campeurs par les guinguettes des plages ?

Le problème hôtelier est, à juste titre, la première préoccupation des promoteurs du plan de mise en valeur touristique de la Corse. Il n'en est cependant qu'un élément. Nous dégagerons les autres dans un prochain numéro.

(A suivre.)

A gauche : au Pré-Catelan, la duchesse de Kent et Sir Oliver Harvey assistent au bal de l'ambassade de Grande-Bretagne. — Ci-dessous : le vernissage de l'exposition du peintre Maurice Van Moppès, et le bal des Arts, sous le signe du douanier Rousseau.

UNE SEMAINE DE PARIS

Au Jardin d'Acclimatation, la journée mondaine de la bicyclette. A gauche : au Cercle Interallié, la nuit brillante des H. E. C.

J'imagine assez bien un de ces Parisiens du temps de Louis-Philippe ou du Second Empire se promenant avec ravissement dans le Paris de cet été.

Votre louis-philippard, roidi dans l'anglomanie de son temps, ne reconnaîtrait plus ses anciens *clubs*, aussi spleenatiques que ceux de Jermynn Street, dans les majestueux hôtels accueillants aux fêtes, leurs jardins illuminés comme des parcs d'un Watteau d'opéra et les soupers sur des terrasses devant lesquelles Véronèse eût aimé dresser ses toiles promises à des architectures embellissant le ciel.

Cette semaine nous a conduit dans un de ces cercles du vieux et nouveau faubourg : les automobiles étincelantes déposaient sur le perron tous les habitués de l'Interallié, diplomates en beaux uniformes tirant de leurs écrins vernis de jeunes femmes florales, aux bustes, aux longs cous, aux sourires émergeant de velours ou de soies légères, et qui venaient assister à un spectacle offert par les anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, Mercure s'étant réconcilié avec les muses du chant et de la danse.

Au bout d'une vaste pelouse le peintre Douking avait dressé pour son ballet *la Jeune Fille et l'Enchanteur* un château fait de voiles transparents, que la brise du soir semblait faire danser lui-même aux attaques d'une partition de Marcel Landowsky. Des choreutes et leurs compagnes, en costumes modernes, se mêlaient aux plus classiques des tutus de tarlatane, et ces anachronismes voulus créaient une tradition sans offense.

Mais, minuit sonnant, tout ce monde remontait jusqu'aux jardins, voisins de ceux que hanta Balzac et où se donnait le bal des Arts.

Loin des vieilles nuits babyloniennes ou gréco-romaines de l'Ecole où risquer une robe était un sacrifice, en dépit des joyeux retours dans le petit matin, deux mille dionysiaques en costume ou sans costume envahissant la belle cour Gaillon, les modèles jetant leurs oripeaux et courant prendre d'assaut la fontaine en éruption, aux accents de la vieille fanfare, voici un bal pour gens du monde — et qui n'en est pas moins étonnant.

Le thème choisi est plus moderne : c'est Rousseau, le douanier. Les organisateurs de cette saison sont l'affichiste Colin et Touchagues, peintre de la place Vendôme. Dès l'entrée les braves gardes républicains, alignés sur les degrés du double escalier, prêtent à l'illusion, et la fanfare des chasseurs...

Les projecteurs clouent sur les arbres d'immenses panneaux : tous les tableaux de Rousseau, avant que sur la scène les groupes de peintres animent *les Artilleurs* ou *la Charmeuse de serpents*. M. Yves Le Troquer ne se désintéresse point des modes si Yvon Delbos déplore de n'avoir pas à décorer Rousseau.

Les projecteurs balaient les feuillages de lumières qui enchantent les peintres, font scintiller des panaches ou des joyaux, allument des fleurs. Les orchestres couaquent, la fanfare des peintres fait le contrepoint aux explosions des pistolets ou des lampes à photographie. Tout le jardin, au fur et à mesure que la nuit s'avance, semble tournoyer dans un rythme plus pressé et plus large.

Quel cinéma futur donnera jamais d'un tel Paris l'âme, sinon l'image ?

M. G.-M.

LES DRAGS ★ LE GRAND PRIX

FAVORISÉS par un temps radieux, les Drags et le Grand Prix ont remporté un succès triomphal. Bien que le caractère de ces manifestations d'élégance soit différent, elles ont ceci de commun qu'elles réunissent dans un même enthousiasme le Tout-Paris mondain et Paris tout entier.

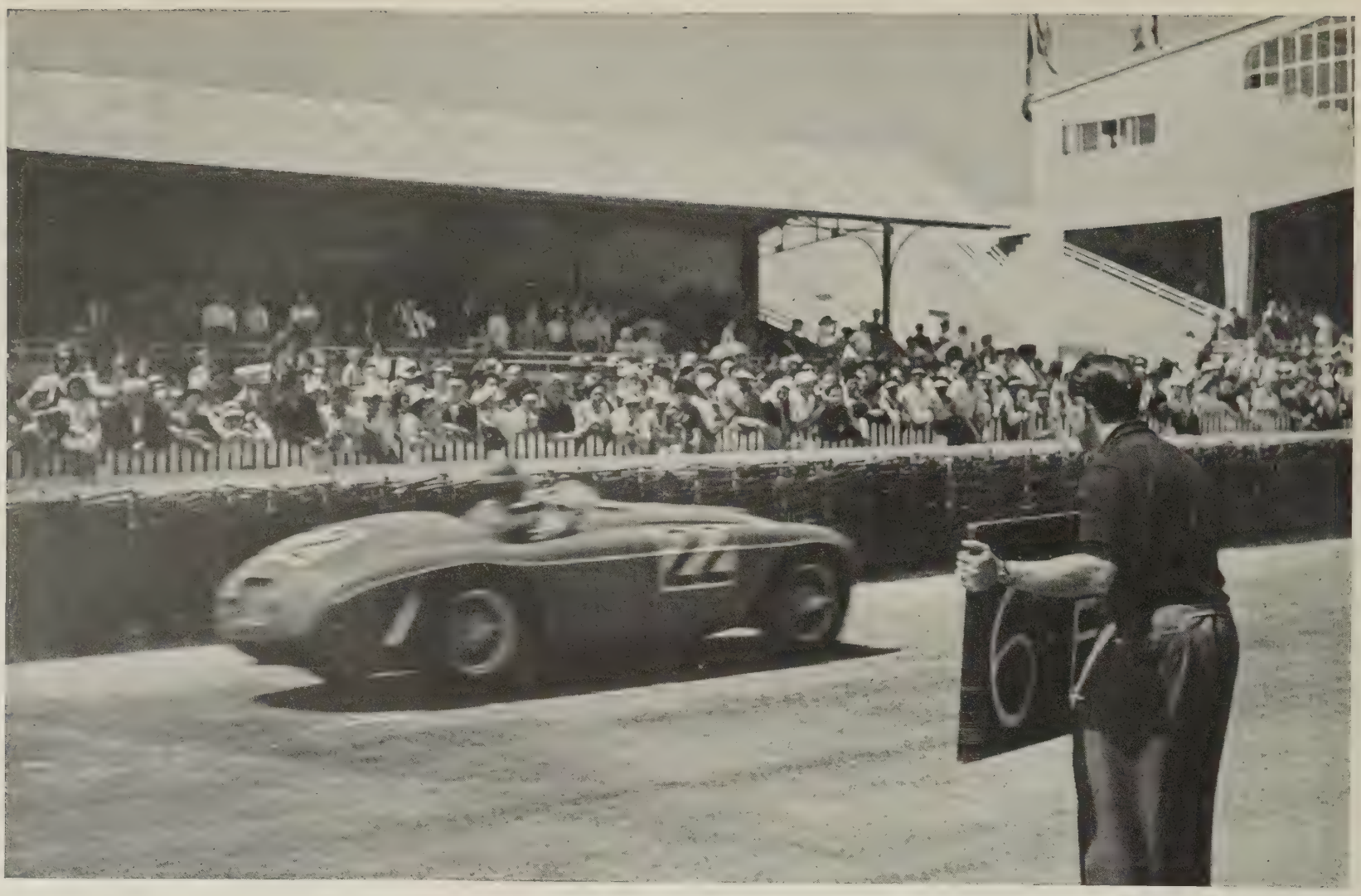
Pour la première journée, c'est rue Daunou que se rassemblèrent les mail-coaches, tilburys, trotteuses, breaks et attelages divers dont le chic désuet mettait en joie les passants. Les toilettes féminines provoquèrent l'admiration des habitués des courses.

Après la dernière course, un drag, un char à bancs précédés de piqueurs, une automobile modèle 1900 sur laquelle avaient pris place des « gommeux » et des « belles » de la Belle Epoque firent une entrée sensationnelle à la Maison de l'Amérique latine, où les attendait une réception.

A Longchamp, où se courait le Grand Prix, on était revenu aux plus brillantes manifestations mondaines d'avant 1939.

Dans la tribune d'honneur avaient pris place M^me^ Vincent Auriol, en toilette bleu clair et capeline blanche, et plusieurs membres du corps diplomatique.

C'est devant une foule immense que fut courue l'épreuve vedette. La victoire fut l'apanage de Bagheera, à M^me^ R. Forget, qui réussit cette saison un beau « doublé » puisqu'elle a déjà enlevé brillamment le prix de Diane.



DANS L'APRÈS-MIDI DE DIMANCHE, A L'UN DE SES PASSAGES DEVANT LES TRIBUNES, ON INDIQUE A CHINETTI QU'IL NE LUI RESTE QUE SIX TOURS A PARCOURIR.

GRANDE ÉPREUVE D'ENDURANCE AUTOMOBILE

LES 24 HEURES DU MANS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL MAURICE PHILIPPE

LES 24 Heures du Mans sont tout autre chose qu'une performance contrôlée pour voitures de série. Leur but est plus élevé. On peut le traduire ainsi : « Nous exigeons des solutions mécaniques de série. C'est-à-dire qu'il ne sera pas permis d'adopter une autre commande de soupapes que celle employée dans les voitures figurant au catalogue. De même pour la suspension, la direction, la transmission, le freinage. Or ce sont ces solutions que nous désirons voir soumettre à un essai à outrance, qui n'est possible qu'en permettant d'augmenter la vitesse. » L'épreuve se propose donc de constituer pour les constructeurs le plus instructif des bancs d'essai s'appliquant aux principes mécaniques qu'ils emploient dans la construction courante de leurs modèles. Voilà qui différencie les 24 Heures du Mans de tant de courses d'automobiles qui s'attachent surtout à être une attraction, sans que les organisateurs se préoccupent le moins du monde de l'intérêt qu'elles peuvent présenter au point de vue du perfectionnement de la technique.

Il est permis d'affirmer que l'épreuve est probablement dans le monde la plus importante des manifestations sportives touchant l'automobile.

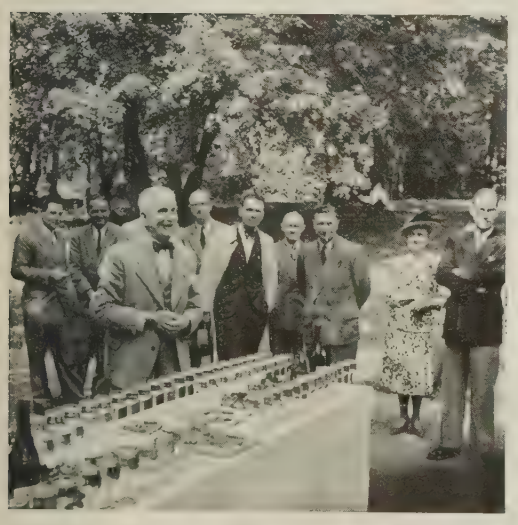
La « glorieuse incertitude du sport » a voulu, cette fois, être parfaitement en accord avec la logique. La victoire — dans les deux classements d'ailleurs — est allée à la voiture qui est certainement à l'heure actuelle la meilleure voiture sport du monde : la Ferrari douze cylindres, trois carburateurs, due à l'ingénieur Colombo, précédemment ingénieur chez Alfa-Romeo. Ce n'est pas par hasard que cette voiture a gagné les deux dernières courses italiennes des 1.000 milles ainsi que les deux dernières Targa Florio sur le Tour de Sicile. Pendant les 24 heures on n'eut, pour ainsi dire, jamais à ouvrir le capot pour des raisons mécaniques.

L'ÉQUIPE GAGNANTE CHINETTI-LORD SELDON DEVANT LE STAND FERRARI. — UNE ATMOSPHÈRE DE KERMESSE RÉGNAIT SUR LE CIRCUIT.

Belle course des 3 litres Delage, de la Talbot conduite intérieure, dont l'un des pilotes, le « vieux » André Morel, me disait avant le départ : « Je ne suis pas là pour faire la bagarre, je tournerai seulement régulièrement », de la Simca des Etablissements Monopole, des D.B. des convaincus Deutsch et Bonnet, des Simca-8, de la si plaisante Simcasix, tournant sans bruit avec une régularité chronométrique, et des Aero-Minor tchécoslovaques avec leur moteur deux cylindres deux temps. Les nouvelles 4 l. 500 Delahaye, qui menèrent magnifiquement le train pendant les premières heures, manquaient un peu de mise au point. Nous les reverrons. Ces débuts autorisent de bien grands espoirs.

Côté anglais, voitures parfois présentées en luxueuses conduites intérieures : Bentley, Healey, ou en sport, comme H. R. G., Frazer-Nash, Aston-Martin, qui effectuèrent une parfaite démonstration d'ensemble.

La reconstitution du circuit et de ses installations fut splendidement exécutée en un temps record. L'action de M. Christian Pineau, ministre des Travaux publics, n'a pas été étrangère à ce résultat, non plus qu'à la venue de M. Vincent Auriol, sollicitude en faveur de l'automobile qui fut très appréciée. Quant à l'ensemble, il fait le plus grand honneur à l'Automobile Club de l'Ouest et à sa cheville ouvrière, Georges Berthier.



Le colonel de Bléman, attaché militaire suisse, est intronisé dans l'ordre des Sacavins, ainsi que M. Coste-Floret, ministre de la France d'outre-mer ; M. Gasnier du Fresne fait apprécier sa cave a ses hotes.

Photographies *France-Illustration.*

Le jeune vainqueur du rallye, M. Muhlebach (Suisse), subit l'épreuve de dégustation.

RALLYE AÉRIEN DES VINS D'ANJOU

Placé sous le triple signe de l'aviation, du tourisme et de la gastronomie, le troisième rallye international des vins et châteaux d'Anjou a remporté un succès éclatant.

L'Aéro-Club de l'Ouest, que dirige activement M. Gasnier du Fresne, avait mis tous les atouts dans son jeu, depuis le soleil jusqu'à la ponctualité d'une organisation qui ne laissait rien au hasard. A l'heure prévue le premier avion atterrissait sur l'aérodrome d'Angers-Avrillé, et de quart d'heure en quart d'heure tous les concurrents se posaient à leur tour. Les autorités officielles elles-mêmes étaient à l'heure !

Après l'ultime épreuve (chaque pilote devant goûter et classer dans l'ordre de ses préférences quatre crus d'Anjou) les concurrents se rendirent au cœur d'Angers, dans les caves construites sous Henri II Plantagenet, où les accueillirent processionnellement les chevaliers Sacavins, revêtus des attributs de leur ordre et groupés autour de l'effigie de leur maître Rabelais.

Le vainqueur du rallye, puis le représentant de M. Burkhardt, ministre de Suisse à Paris, et M. Coste-Floret, ministre de la France d'outre-mer, furent alors intronisés en grande pompe dans l'ordre des Sacavins. Un dîner aussi fin que bien arrosé clôtura cette journée.

Le lendemain, de bonne heure, une caravane organisée par la Fédération des syndicats vinicoles de Maine-et-Loire parcourait les coteaux du Layon et ceux de la Loire. Nous eûmes le loisir d'admirer en passant Bouchemaine et le château de la Poissonnière, puis un déjeuner seigneurial réunit les invités de la duchesse de la Trémoille au château de Serrant, où eut lieu la remise des prix aux gagnants.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les souvenirs de Darius Milhaud

Il y a beaucoup de choses diverses dans le livre de souvenirs que Darius Milhaud intitule *Notes sans musique* (Julliard) : de la province française, du Tout-Paris, des voyages autour du monde. Le mélange n'est pas disparate. L'unité vient sans doute de ce que tout a un accent d'authenticité dans ce que Darius Milhaud évoque de sa vie. On est en présence d'une nature originale, profondément éprise de vérité. Rien qui sonne faux dans ces « notes sans musique », rien qui n'émane d'une justesse intime et rigoureuse.

La province française, c'est la Provence vue de sa capitale, Aix aux belles fontaines. Mais voyez l'originalité, du premier coup Darius Milhaud a dans les veines de quoi trancher sur ce que les traditions aixoises peuvent offrir d'un peu rebattu : le sang d'une vieille famille israélite. J'aimerais même que le premier chapitre de ses souvenirs fût un peu plus copieux au sujet de cette curieuse histoire des familles juives de Provence et du Comtat. Darius Milhaud nous en parle un peu. Il nous rappelle que les synagogues de Cavaillon et de Carpentras sont les seules en France qui datent d'avant la Révolution. Il nous cite les noëls en dialecte judéo-comtadin, où alternent la voix des chrétiens en provençal et celle des israélites en hébreu. Il évoque la célébration de la Pâque dans sa famille, avec les « coudoles » — ainsi nomme-t-on les pains azymes en Vaucluse. Il y a là tout un monde, qui plonge dans la plus ancienne France — celle des siècles où le Comtat était terre pontificale — et qui mériterait que Darius Milhaud lui consacrât un livre entier, maintenant qu'il a abordé la littérature.

Mais ses souvenirs sont envahis dès le début par la musique. On en faisait beaucoup dans sa famille, et ses propres dons se manifestèrent de très bonne heure. Son caractère aussi, j'entends son caractère d'artiste, avec ses exigences et ses exclusivités. Il était encore enfant quand, un été, au casino de Dieppe, il força ses parents à quitter la salle du théâtre au milieu du premier acte de *Samson et Dalila*. En revanche, il avait le même âge quand il exécutait une partie de violon dans le *Quatuor* de Debussy et qu'il étudiait passionnément la partition de *Pelléas*. Quand il arriva à Paris il acheva de reconnaître quelle musique était dans sa nature :

« Lorsqu'on annonça les représentations de la *Tétralogie* à l'Opéra, sous la direction de Weingartner, je pris un abonnement pour toute la série. Je n'oublierai jamais ces quatre représentations : le public abîmé dans les profondeurs de la musique, silencieux et recueilli comme à l'église, laissant subitement éclater un enthousiasme formidable à la fin des actes, et moi qui m'ennuyais à périr... Incapable de partager l'émotion générale, je me sentais isolé, comme abandonné au bord d'une route. Mon cousin Eric Allatini, fervent admirateur de Wagner, m'emmena entendre *Tristan* ; je n'osai jamais lui avouer combien ce philtre sonore me ligotait d'ennui. Lorsqu'on joua *Parsifal* à l'Opéra, j'y assistai : cette œuvre attendue avec tant d'impatience m'écœura par sa prétention et sa vulgarité. Je ne me rendais pas compte que je ressentais tout simplement l'impression d'un cœur latin qui ne pouvait pas s'adapter au baragouin philosophico-musical, à la ferblanterie mystico-harmonique d'un art essentiellement pompeux dont les *leitmotive* mêmes, espèces de Baedeker schématiques qui rendaient le public ivre d'orgueil parce qu'il savait toujours « où il en était », me paraissaient un procédé puéril. »

Mais c'est tout le livre qu'il faut lire pour suivre Darius Milhaud à travers ses découvertes musicales, puis dans ses propres conquêtes. C'est une histoire parfois mouvementée, avec les célèbres chahuts qui accueillirent certaines premières auditions des œuvres du compositeur. Il fallut un jour que Gabriel Pierné s'interrompît pour se retourner vers le public et lui dire : « Lorsque j'inscris une œuvre aux programmes des Concerts Colonne, c'est que j'estime qu'elle est digne d'y figurer. » Et puis c'est aussi l'histoire de maintes rencontres, l'occasion de maints portraits. Satie, Auric, Honegger, Poulenc, Falla, Sauguet, Wiener défilent dans ces pages. On sent courir dans ces évocations la chaleur de l'amitié. Mais il me paraît aussi que le sens des valeurs est fort bien respecté.

D'autres portraits, d'écrivains, d'artistes, se mêlent à ceux des musiciens. Darius Milhaud a rendu visite à Francis Jammes, en Béarn. Il est depuis près de quarante ans l'ami de Claudel, qu'il a suivi au Brésil et pour qui il a écrit de nombreuses partitions. Qui n'a-t-il pas connu ? Diaghilev, Cocteau, Braque, Picasso. Quoique tout jeune encore il a vu les Ballets russes d'avant 1914, et il a discerné dès lors cette vérité que le plus grand musicien de notre siècle est Igor Stravinsky. Dans l'après-guerre d'il y a trente ans Milhaud a tenu l'un des premiers rôles. Il a composé la musique du mémorable *Bœuf sur le toit,* et il nous dit d'où est venu ce fameux bœuf, symbole de toute une époque, et qui semblait être une provocante bouffonnerie : c'est tout simplement le titre d'une rengaine brésilienne qui était demeurée dans la mémoire de Darius Milhaud après son retour de Rio-de-Janeiro.

Ces épisodes d'une vie parisienne qui fut brillante et bruyante pourraient porter le caractère de modes qui firent un moment illusion et dont le temps a emporté la vanité. Mais quand Darius Milhaud en parle, il y met le goût de découverte et d'invention avec lequel il les a vécus. Cet homme a le génie créateur. De tout ce qui passe à sa portée il aspire à dégager la vérité neuve et active. On le voit quand il voyage. Qu'il parcoure l'Allemagne ou l'Autriche, l'Espagne ou l'Italie, la Russie ou les deux Amériques, qu'il fasse escale dans un port du Levant ou qu'il chevauche un mulet sur un sentier de Sardaigne, toujours le pittoresque offert à n'importe quel autre voyageur s'ouvre pour lui aux réalités vivantes, qu'il atteint du premier geste, du premier regard. On comprend mieux, à lire Darius Milhaud, de quoi est faite la nature d'un grand artiste : c'est un homme qui, à travers toutes les habitudes et les conformités dont les épaisseurs amortissent la vie, rentre toujours en communication avec ce que la vie recèle de puissance infiniment créatrice. Ainsi n'y a-t-il pas pour lui une minute qui ne soit comme un matin du monde.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Fosse aux serpents

Les fous sont peut-être les personnages les moins véridiquement représentés à la scène et à l'écran. Je ne sais à quoi cela tient. Le fait n'en est pas moins évident. Il faut croire que nous sommes tous assez peu sûrs de notre propre équilibre mental et que pour nous rassurer nous feignons de croire que les déments ont une apparence et un comportement tellement extravagants qu'il est impossible de les confondre un seul instant avec les sujets dits normaux. Même Shakespeare est tombé dans ce travers. Après avoir vu Ophélie jouée par quelques-unes des plus grandes actrices et les avoir uniformément trouvées exécrables, j'ai dû me résoudre à admettre la vérité : les scènes où elles extravaguent comptent parmi les plus mauvaises que Shakespeare ait écrites, ce qui n'est pas peu dire car il passait avec indifférence du pire à l'excellent.

Aussi est-ce une surprise de voir un film où l'aliénation mentale et son traitement se trouvent évoqués avec une authenticité et un sérieux au-dessus de toute discussion. On sait que le roman de Mary Jane Ward, *la Fosse aux serpents,* qui fut un *best seller,* contient une large part d'autobiographie constituant un témoignage de première main à la fois sur une expérience individuelle et sur les asiles de fous aux Etats-Unis. A peine romancé, son adaptation à l'écran en un film de fiction (et non en un documentaire du type *la Marche du temps*) posait des problèmes difficiles. Il faut féliciter le réalisateur Anatole Litvak de s'être refusé à introduire dans le scénario un romanesque de mauvais aloi et d'être resté fidèle à l'esprit même de l'ouvrage.

L'entreprise était d'autant plus ardue que le premier effet que produit le spectacle de la folie véritable et non conventionnelle est celui d'une gêne qui devient vite insupportable. La réaction que les bien portants ont appris à maîtriser devant les malades du corps joue librement devant les malades de l'esprit. L'être sain éprouve une répulsion violente pour celui dont les facultés mentales sont troublées. On comprend que les peuples primitifs aient vénéré les fous comme des dieux quand ils ne les mettaient pas à mort comme des bêtes.

L'entrée en matière est une des plus saisissantes que j'aie jamais vues au cinéma. Sans exposé pesant, sans considérations générales et sans retour en arrière, on nous met en face de la déchéance mentale et physique d'une folle... et de toutes les folles qui l'entourent dans l'asile. Le metteur en scène et l'interprète se sont entendus à merveille pour rendre le caractère angoissé qui est un des traits les plus constants de la folie, la volonté d'imiter le comportement des autres et la crainte perpétuelle de ne pas y réussir.

Sans didactisme, les méthodes curatives actuellement employées sont passées en revue sans cacher ce qu'elles ont de brutal et d'effrayant. On a mené grand vacarme autour de l'emploi du penthotal ; il paraît bien anodin en comparaison de l'électro-choc ou même du traditionnel bain glacé. En fin de compte la guérison sera assurée dans ce cas d'espèce par la psychanalyse.

A la décharge du scénariste qui ne manquera pas d'être accusé de simplification primaire, disons qu'il est évidemment exclu qu'un film spectaculaire retrace par le menu une cure psychanalytique : il ne peut que se borner à l'évoquer. Nous admettons sans peine que lorsqu'à l'écran des messieurs qui portent des tabliers blancs, des gants de caoutchouc et un mouchoir devant la bouche s'approchent d'un malade couché sur une table d'opération, cela signifie qu'ils vont procéder à celle-ci et non que la chirurgie consiste à s'affubler de ce déguisement. De la même façon il faudrait comprendre que les quelques instants de thérapeutique psychanalytique évoqués dans un film symbolisent le long et pénible travail du psychiatre et ne le représentent pas dans son intégralité.

Toutefois, sur un point, le cinéma me paraît par définition impuissant à donner une traduction valable des conceptions freudiennes. Celles-ci accordent aux souvenirs d'enfance une importance que certains ont pu trouver exagérée mais qui ne saurait être sous-estimée. Ce dont chacun de nous se souvient pour son compte — et qui est bien moins important que ce qui semble oublié — suffit déjà à faire sentir les abîmes de désespoir ou les joies ineffables que connaît à tour de rôle n'importe quel enfant et qui, pour n'avoir qu'une courte durée, ne manquent pas de marquer une sensibilité. Or, à l'écran, tout ce que fait un enfant, son rire comme ses larmes, nous paraît, à nous grandes personnes, à la fois ravissant et dénué de la moindre importance. La faculté d'identification du spectateur avec le protagoniste, pourtant si grande au cinéma, ne franchit jamais le précipice qui sépare radicalement le monde de l'enfance de celui de l'âge mûr. Nous pouvons prêter nos propres sentiments à une petite fille ou à un petit garçon ; nous ne parviendrons plus jamais à éprouver les leurs.

J'ai déjà dit l'habileté de la mise en scène d'Anatole Litvak. Olivia de Haviland est simplement admirable dans son interprétation du rôle principal qui la classe parmi les toutes premières actrices de cette époque.

PETITES CHRONIQUES

LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA

S. A. le maharajah Jagjit Singh de Kapurthala, grand-croix de la Légion d'honneur, vient de mourir à Bombay dans sa soixante-douzième année de règne. Il était monté sur le trône à l'âge de six ans. Dès son enfance il eut pour la France une véritable passion et à son premier contact avec Paris il fut à jamais conquis par la culture et l'esprit français, dont il se fit un peu l'ambassadeur dans son pays natal.

Avant guerre il venait passer chaque année six mois en France, accompagné d'une suite nombreuse, et c'est ainsi qu'il était l'un des rares personnages à avoir été reçu successivement par tous les présidents de la République française depuis un demi-siècle. Il était appelé par les autres princes indiens « le maharajah français ». Dans son Etat il avait fait œuvre de constructeur et avait tenu à ce que toutes ses créations fussent empreintes d'un cachet français : ses palais, ses jardins aussi bien que ses réceptions. A sa cour on parlait français, du souverain aux serviteurs — jusqu'aux jardiniers — qui tous avaient séjourné en France pour se perfectionner.

Grand voyageur, il avait fait plusieurs fois le tour du monde et il aimait à évoquer entre autres les grandes réceptions données en son honneur en Indochine et au royaume du Cambodge. En France c'était une des figures princières de l'Inde les plus connues pour sa tradition de faste, d'élégance et son amour des belles choses. Sa présence à toutes les grandes manifestations mondaines en faisait une personnalité bien parisienne. Aux Indes il était le « doyen » des princes, dont il était l'un des plus progressistes et des plus marquants. Il eut l'occasion de représenter l'Inde à la Société des Nations, où ses discours, toujours en français, furent remarqués.

Depuis l'indépendance de l'Inde il était devenu Uparajpramukh, c'est-à-dire vice-président de l'Union des Etats princiers du Pendjab qui fut constituée au début de 1948.

Son fils aîné Paramjit Singh de Kapurthala, grand-officier de la Légion d'honneur, est son héritier présomptif. Il est âgé à l'heure actuelle de cinquante-huit ans et, comme son père, a pour la France un sentiment très vif.

DES ORPHELINS BRITANNIQUES EN FRANCE

Sur l'initiative du Comité France-Grande-Bretagne, de la Croix-Rouge de Nice et des mouvements de résistance de la région, un certain nombre d'orphelins britanniques, dont les pères trouvèrent la mort sur le sol de France durant la seconde guerre mondiale, sont actuellement hébergés dans les Alpes-Maritimes. A leur passage à Paris, le 14 juin, ces orphelins avaient été accueillis par les représentants de l'ambassadeur britannique, du Comité France-Grande-Bretagne et du groupe franco-britannique de l'Assemblée nationale, du Comité d'action et de différentes fédérations de la Résistance. Dirigés ensuite vers Nice, ils ont été répartis dans des familles de différentes stations des Alpes-Maritimes. Grâce à cette heureuse initiative, dont il convient de féliciter M. Lolivrel et les autres organisateurs, ces petits orphelins, filles et garçons, goûteront jusqu'au 15 juillet un repos réparateur dans une de nos plus belles régions de France.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE :

Georges Belloni, *Aulard, historien de la Révolution française* (Presses Universitaires, XVI-196 pages). « Au fond, il n'y a que deux espèces d'hommes, ceux qui cherchent la vérité et ceux qui s'en passent ». Cette pensée d'Aulard pourrait servir d'épigraphe à sa biographie, qui est celle d'un homme dont la vie fut consacrée à la recherche de ce qu'il crut être la vérité. Trois aspects de cette laborieuse existence nous sont présentés ici : le savant, le citoyen, l'apôtre.

Pour Aulard, les deux caractéristiques essentielles de la Révolution française furent le réalisme historique et le patriotisme humanitaire. Il s'est élevé contre l'idée qu'elle fut bourgeoise d'esprit, et point socialiste. La destruction de la propriété féodale fut « du socialisme » comme l'est aujourd'hui la nationalisation des mines ou des chemins de fer.

On connaît la retentissante polémique qui opposa le jugement d'Aulard sur Danton, dont il admirait la politique, à celui de Mathiez, qui ne voyait dans le tribun de la Montagne qu'un « policier retors et sceptique » et un « défaitiste ».

L'auteur nous présente un portrait d'Aulard rationaliste, civique, laïc, humaniste et patriote. « Je suis à la fois patriote et internationaliste — patriote à la mode de l'an II », disait Aulard. « J'ai voulu, précisait-il, enseigner et pratiquer la Révolution française en servant la science et la République ».

Ce « Jacobin de l'histoire » avait ses partis pris et aussi ses largeurs de vues. Il appuya la candidature de Brunetière à la chaire de Deschanel au Collège de France, bien qu'un abîme de pensée le séparât de l'auteur de *la Science et la Religion*.

Aulard fut, avec Jaurès et Ferdinand Buisson, dans l'intimité desquels il vécut, un modèle de probité civique et de républicanisme d'avant-garde. Vingt ans ont passé depuis sa mort. Son œuvre historique a donné lieu à des controverses : elle n'en reste pas moins une des bases de la connaissance de la Révolution.

LA VIE ÉCONOMIQUE :

Alfred Colling, *la Prodigieuse Histoire de la Bourse* (Editions S. E. F., IX-422 pages). C'est, semble-t-il, la première fois que la Bourse fait l'objet d'une histoire générale dans le cadre de la vie politique et financière de la France.

« Ce qui est nouveau, disait sa modiste à Marie-Antoinette, c'est ce qui est oublié ! » L'auteur fait revivre sous un éclairage original une foule d'événements qui nous sont familiers mais dont le sens avait fini par nous échapper. Son livre se lit comme un roman, évoquant à travers les crises de régime et les révolutions un monde agité où les financiers coudoient les politiciens, les magiciens, les aventuriers. Dans cette fresque puissante et colorée se déroulent tous les drames où s'est joué le sort des finances publiques : l' « expérience » de Law, le « système » et l' « antisystème », le budget de Calonne et le compte de Necker, l'inflation révolutionnaire et l'agonie du papier-monnaie, l'apogée du capitalisme, l'économie de guerre, le dirigisme triomphant.

Economie et politique ne sont jamais plus étroitement liées qu'en régime dirigiste. M. Colling souligne l'erreur qui consiste à raisonner sur les effets mécaniques des mesures financières sans en mesurer les effets psychologiques.

« Parenthèse ou transition », se demande-t-il dans son dernier chapitre intitulé « l'Air que nous respirons ». Il incline pour le second terme. « Ce qui importe pour la Bourse, conclut-il, c'est que la formation d'une épargne redevienne possible en France et que le pays commence à reconstituer le potentiel d'énergie qui fit sa grandeur... »

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A priori cela paraît une gageure d'exposer côte à côte des aquarelles et dessins de Barye et de Rodin et de voir quelque rapprochement dans l'œuvre de ces deux sculpteurs. Et pourtant, à l'étude, nous partageons, pour une large part du moins, les conceptions esthétiques de M. Cl. Roger-Marx et de M. Tedesco, organisateurs de cette manifestation à la Galerie Tedesco frères. M. Cl. Roger-Marx note que, vers 1884, un critique écrivit à propos du *Saint Jean-Baptiste* de Rodin qu'il a la musculature des fauves de Barye, hommage dont Rodin sentit tout le prix. Ce qui domine dans cette exposition, nous semble-t-il, c'est tout d'abord le point de départ commun aux deux artistes qu'est la nature. Partant de cette nature et de la construction interne des êtres, ils recherchent tous deux la puissance solide des formes pleines, mais aussi le jeu des arabesques, la souplesse des membres, le caractère félin aussi bien dans les animaux — tigres, panthères ou lions — de Barye que dans les études de femmes nues de Rodin. Puis ils tendent au style en exagérant parfois certains mouvements, certaines attitudes, certaines expressions, mais toujours poussés par un souci de simplification, de « stylisation ».

Les aquarelles de Barye sont très poussées bien que très larges de facture, l'artiste employant des tons chauds et profonds ; chez Rodin l'aquarelle est plus légère, plus subtile, rehaussant seulement le dessin, agrémentant de taches colorées, aux harmonies pâles, les arabesques curvilignes de ses nus féminins.

Femmes, fauves et félins, biches aux muscles élastiques, candeur et perversité des regards, tout ici se mêle en une exquise poésie.

Deux artistes exposent à la Galerie Hermann : Yves Trévédy présente quelques peintures et dessins en même temps qu'Hélène Marion, dont la spécialité est la peinture sur carrés de soie. Le premier aime les peintures solidement construites, aux vibrations de couleurs sonores, mêlant parfois une note de symbolisme à ses compositions : ainsi cet *Arlequin* tout bigarré de tons rutilants évoque-t-il pour l'artiste sa vision de la Rome d'après guerre, ville meurtrie, aux tendances diverses, mais toujours vivante et colorée. Dans ses dessins, Yves Trévédy atteint à une certaine puissance dramatique par de violents effets de noirs et de blancs, dont le point de départ semble être quelques gravures de Rembrandt.

Les carrés de soie peints par Hélène Marion sont d'une grande sensibilité d'harmonie ; sa composition des *Trois Grâces* dans les mauves, roses et gris fins atteste la délicatesse et la féminité de leur auteur.

MAURICE SÉRULLAZ.

BARYE. « LE TIGRE. »

UN GRAND EXPLORATEUR

La petite ville de Mauzé (Deux-Sèvres) vient de célébrer avec éclat, sous la présidence de M. Coste-Floret, ministre de la France d'Outre-Mer, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du plus illustre de ses enfants, René Caillié, et dû au ciseau du sculpteur rochelais Vinet.

La destinée est peu banale de cet apprenti cordonnier de seize ans, sans instruction et sans fortune, que la passion de l'aventure, l'amour de la gloire et, plus encore peut-être, le désir de réhabiliter un nom compromis par la défaillance paternelle lancèrent en 1827 à l'assaut de Tombouctou.

Déguisé en pèlerin arabe, il traverse le Soudan et pénètre dans Tombouctou. Autre prodige, il en revient à travers le Sahara. Le consul de France sauvera le vagabond rongé par le scorbut, traqué par le fanatisme.

Et soudain c'est la gloire et la fortune bientôt suivies de l'oubli et d'une mort misérable.

Mais un jour, au bout d'un siècle, on s'apercevra que cet explorateur modeste était un précurseur et qu'il a montré la route par laquelle se rejoindront les deux Frances d'Afrique, la France noire et la France arabe.

JACQUES NANTEUIL.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La radiodiffusion permet, associée aux disques, de faire la synthèse d'éléments éparpillés à travers le monde. En quelques instants, grâce au concours du docteur François Bourelié, la musique, la nature et la culture sont évoquées en un saisissant raccourci. Les oiseaux sollicitent l'attention du conférencier, qui a l'heureuse idée de faire entendre les œuvres inspirées par les hôtes de nos bois. Après la *Symphonie pastorale* on les retrouve chez Rameau qui bat *le Rappel des oiseaux* ou s'attarde auprès du *Rossignol amoureux*; les *Murmures de la forêt* de Wagner séduisent par leur mystère et enfin, au XX^e^ siècle, *les Pins de Rome* s'imposent dans toute leur splendeur, décrits par Respighi dans une féerie de sonorités chatoyantes. L'effet par les ondes de cette progression dans la richesse de l'harmonie est saisissant.

Une autre émission retient notre attention. MM. Paladilhe et Meunier-Thouret dissèquent les pages des maîtres les plus connus. La sonate dite *Clair de lune* de Beethoven a fait l'objet de leurs soins et a permis de mesurer les ressources d'un enseignement encore embryonnaire, à développer avec le secours du disque. On peut l'arrêter sans vergogne et reprendre un même passage, pour le plus grand profit des étudiants. Mais n'est-ce pas plutôt intéressant à réaliser dans nos Conservatoires que par T. S. F., où ce procédé risque de compromettre la beauté de compositions admirables en pratiquant leur autopsie ?

W.-L. LANDOWSKI.

GRAND PRIX DU ROMAN
de
l'ACADÉMIE FRANÇAISE

GINÈVRE

par
YVES GANDON

Librairie Henri Lefebvre
25, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS

M. H. Gasquet, président du T. C. F., accueilli par un groupe de campeurs.

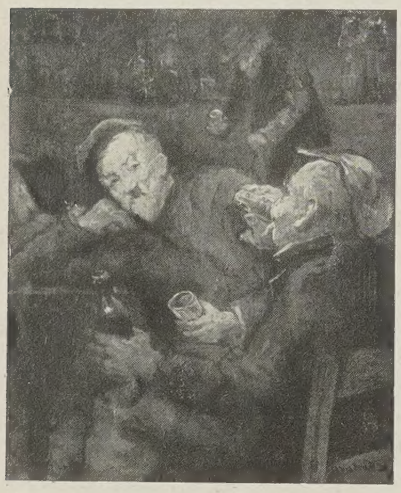
LA FÊTE DU TOURING-CLUB

Quelque 5.000 « amis de la nature » se sont réunis, dimanche dernier, au domaine d'Ermenonville. L'Ile aux Peupliers, l'Autel de la Rêverie ou même le Temple de la Rêverie avaient rarement connu pareille animation. Tous ces visiteurs, la plupart campeurs, étaient venus confronter leurs conceptions diverses de la vie au grand air, à l'occasion de la traditionnelle Fête du Printemps du Touring-Club de France. De multiples épreuves mirent aux prises pédestres, cyclo-touristes, automobilistes, campeurs à cheval, canoeistes, qui avaient dû emprunter le car pour parvenir aux eaux calmes du petit étang, aviateurs même, qui lancèrent des messages lestés. On récompensa le meilleur modèle de remorque, la tente la plus pratique et le dispositif le plus ingénieux pour transformer, en deux tours de vilbrequin, une voiture 4 places en chambre à coucher.

Mais le spectacle le plus étonnant fut peut-être celui de 2.000 campeurs montant en chantant à tue-tête dans le train du retour.

C. T.

AUX ARTISTES FRANÇAIS



MAHUDEZ. « SCÈNE DE CABARET. »
(Hors concours.)

BIBLIOGRAPHIE

Terre arctique

Vice-président de la Société géologique de France, maître de conférences de géomorphologie à l'Ecole des hautes études, André de Cayeux a collaboré au succès de la dernière expédition française au Groenland.

De son séjour dans le Grand Nord, où l'avaient déjà mené ses missions antérieures pour le Centre national de la Recherche scientifique, il a rapporté une ample moisson de renseignements que l'on trouve dans *Terre arctique* (*), un livre instructif et passionnant qui eût enthousiasmé Jules Verne, car il n'est pas seulement le récit d'une expédition, mais le tableau vivant et nourri de faits d'une des plus curieuses régions du globe.

(*) P. E. P., 33, rue du Dragon, Paris.

Les mois délaissés par la musique ne seront-ils pas bientôt les plus riches ? De toutes parts nous parviennent des échos de la proche saison d'été. A dater du 15 juillet, chaque vendredi au théâtre Sarah-Bernhardt, concerts symphoniques et musique de chambre ; à partir du 12 juillet, chaque mardi en diverses églises, concerts d'orgue ; à partir du 5 juillet, chaque soir au palais de Chaillot, « les Nuits musicales de Paris », manifestations d'envergure dont les programmes recherchent la popularité : concerts symphoniques avec le London Symphony Orchestra, Pasdeloup et l'Orchestre des étudiants de Paris ; récitals de solistes, spectacles de ballets. Nos visiteurs regrettaient les années précédentes de ne pouvoir entendre de musique : voilà une lacune comblée.

Ne craignons pas la saturation ; plus on fait de musique, plus on en désire. La multiplicité ne rebute pas le public ; Lily Pons, Heifetz, Marian Anderson — celle-ci en récital unique, ceux-là en séances doublées et triplées — ont attiré le plus vaste auditoire. Mais l'embarras du choix peut être cause de gêne ; ainsi avons-nous regretté que le récital d'une grande pianiste française ait eu lieu le soir d'un important spectacle chorégraphique.

Que nos organisateurs de concerts veillent à éviter la simultanéité et tout ira pour le mieux. Il n'empêche que Magda Tagliaffero a dû sentir à la chaleur de notre accueil la joie que nous eûmes de la retrouver après dix ans d'absence, enrichie du prestige qu'elle acquit en Amérique latine pour son dévouement à la musique française. Nous n'avions pas oublié l'éblouissante virtuose, mais la force persuasive du talent est telle qu'il reste toujours sujet de surprise : nous sommes fiers d'avoir une telle ambassadrice.

Autre sujet d'émerveillement : la chorale d'Espagne Orfeon Donostiarra, 180 exécutants sous la direction d'un maître en symphonie vocale, Gorostidi. C'est tout un orchestre que représente cet admirable ensemble polyphonique où la profondeur des basses et l'aérienne clarté des soprani laissent transparaître timbres et tessitures avec une étonnante flexibilité ; la souplesse de l'ensemble lui permet tous les styles, de la Renaissance au folklore ancien et moderne, mais, comme les anciens chœurs d'Ukraine, Orfeon Donostiarra garde toujours un caractère essentiellement national.

L. MAURICE-AMOUR.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Les abonnés des catégories 2 et 4 recevront, avec *France-Illustration* du 9 juillet, notre prochain supplément, qui sera consacré à

L'AMOUR ET SON IMAGE

pièce en 5 actes de Roger Dornès, dont la première représentation a été donnée à Paris le 14 mai 1949 au théâtre de l'Œuvre.

MÉDECINS, MALADES, MALADES

Evolution

Le bouleversement social et la révolution technique se développant d'une manière accélérée ont retenti lourdement sur l'art médical. Son exercice s'est modifié plus vite encore que son enseignement.

Quelques-uns des problèmes soulevés débordent le cadre des entretiens professionnels. La pléthore médicale pose les questions connexes de la mauvaise répartition des postes, de la sélection suffisamment précoce des étudiants en médecine et peut-être de ce qu'on pourrait appeler l'exportation de l'enseignement médical français.

Cet enseignement appelle des efforts de réforme. Est-on sûr que l'année préparatoire aux études médicales est employée au mieux des intérêts de chacun ? Ne peut-on voir les techniques d'enseignement des Facultés entrer dans une voie nouvelle et généraliser les essais déjà faits d'enseignements cinématographique ou photographique ? Les conférences d'externat et d'internat ne rencontrent-elles pas un plus grand succès que les cours professés *ex cathedra* par nos plus grands maîtres ? N'y a-t-il pas des conclusions pratiques à en tirer ?

N'est-il pas possible d'envisager une meilleure répartition des étudiants sur l'ensemble du territoire ? N'est-il pas possible en particulier de faire accomplir de nombreux stages dans les hôpitaux de province ? N'est-il pas possible, en fin d'études, d'orienter un certain nombre d'étudiants vers la recherche pure ? N'est-il pas possible de lancer dans l'exercice de l'art médical des praticiens plus solidement et plus sûrement confirmés ?

Où est l'école de vivisection qui, réservée aux futurs chirurgiens, permettrait de faire progresser sans grands frais la technique de l'anesthésie (les animaux y ont droit), la technique opératoire, le traitement de la maladie opératoire ?

N'y a-t-il pas dans la thèse une partie très onéreuse et parfaitement caduque ? N'y a-t-il pas moyen d'encourager les praticiens à assister au cours de perfectionnement ? Les concours qui ouvrent les grandes carrières médicales ne sont-ils pas sujets à des critiques sérieuses ?

La retraite du médecin, à peine née, n'est-elle pas déjà critiquée ?

Nous ne nous lasserions pas de poser des questions. Nous en développerons quelques-unes.

MILONE.

LE PRIX HALLMARK

M. J. C. Hall, qui est aux Etats-Unis un très important éditeur de cartes illustrées, a créé un prix international de peinture dont le sujet pour 1949 était *Noël*. En France plus de cinq mille artistes ont envoyé des œuvres. La sélection a été assurée par un jury de professionnels de la presse artistique; les prix ont été décernés par un jury de cinq membres : MM. J. Cassou, R. Cogniat, G. Huisman, R. Huyghe, G. Wildenstein. Le premier prix (2.000 dollars) a été attribué à M. Goerg ; le deuxième (1.500 dollars), à Mlle G. Morand ; le troisième (1.000 dollars), à M. Ch. Caillard. Sept lauréats obtiennent chacun un prix de 750 dollars : MM. J. Aujame, R. Brielle, J.-M. Carzou, J. Cavaillès, R. Chapelain-Midy, A. Chevallier, A. Clave. L'exposition des deux cents œuvres retenues par le jury est ouverte jusqu'au 23 juillet à la Galerie Beaux-Arts au profit de la Croix-Rouge française.

BALLETS DE PARIS

Cela claque d'originalité, éclate de toute part comme un feu d'artifice.

La silhouette noire de Roland Petit, élégant, désinvolte, domine l'étincellement de *Carmen* : cinq tableaux brefs, brossés en lignes précises. Cinq pièces d'humour, de finesse où le drame garde une place sourde : il apparaît seulement dans cette étrange rencontre entre Carmen (Renée Jeanmaire) et don José (Roland Petit) dans la chambre nue. La chorégraphie en est audacieuse peut-être, mais le duel charnel tente ici de devenir poème.

Tout un art dans cette façon de se jouer des thèmes de *Carmen* et des exaltations passionnées. Cela aurait pu être grotesque ou facile. C'est intelligent, rapide, pur. Tout est visuel, dessiné à coups de lueurs vives.

Le Rêve de Léonor est une tentative. Créer une danse avec les images vagues du subconscient, les drames, les cauchemars intérieurs qui échappent à l'analyse. C'est là un apport nouveau pour le ballet. Mais il faut beaucoup de tact pour traiter de ce clair-obscur difficilement saisissable.

La même vie anime les autres ballets, d'un modernisme lumineux. On retient surtout *Carmen*, cependant. Les décors de Clavé sont frappants. Tout demeure original, surprend, étonne, conquiert.

MARTINE CADIEU.

LE CENTENAIRE DU TIMBRE

Pendant plus d'une semaine la philatélie a occupé les vastes locaux du Grand Palais, du 1er au 12 juin.

Les postes françaises étaient particulièrement à l'honneur, puisqu'il s'agissait de fêter — avec quelques mois de retard — le centenaire de l'émission des premiers timbres de notre pays, en janvier 1849.

Des cadres et des vitrines présentaient ainsi de façon très vivante les différentes périodes par lesquelles est passée la fabrication des timbres.

Une machine rotative du type Chambon assurait, devant le public, la fabrication complète de planches de timbres : un énorme rouleau de papier gommé reçoit l'empreinte des vignettes ; vient ensuite la perforation, et enfin le découpage en feuilles.

Non loin de là l'administration des P. T. T. avait établi une succession de dioramas destinés à évoquer l'histoire de la poste sur notre sol, depuis l'époque gallo-romaine.

On pouvait également voir, dans l'enceinte de la Citex, la reconstitution d'un des ballons du siège de Paris, l'attaque d'un diligence et un car du service automobile de la poste rurale.

Les participations étrangères n'étaient pas moins intéressantes. En dehors des envois privés émanant de collectionneurs, on a pu voir les réalisations, anciennes ou modernes, d'une vingtaine d'administrations postales différentes. L'Angleterre nous montrait par exemple une feuille du 1 penny noir de 1840, le premier timbre du monde ; on remarquait en outre les participations de l'Autriche, de la Belgique, de l'Egypte, de l'Etat d'Israël, de l'Italie, de la Suède, de la Suisse.

Venons-en maintenant aux répercussions philatéliques de l'Exposition. On sait que le « bloc » de la Citex consistait en un 10 fr. vermillon au type du 1 fr. de 1849, imprimé au milieu d'un rectangle dentelé de 40×52 mm., avec les dates 1849-1949 ; ce « bloc » a été imprimé en feuilles de 10. Chaque visiteur, après avoir payé 100 fr. de droit d'entrée, avait droit à l'achat d'un timbre.

Deux bureaux de poste installés à l'intérieur du Grand Palais permettaient la réalisation de toutes les opérations philatéliques, à commencer par l'apposition des cachets spéciaux. Ceux-ci étaient au nombre de trois : 1° grille en forme de losange, type de 1849. Cette oblitération ne pouvait être apposée que sur le bloc commémoratif ; 2° cachet à date circulaire, type 1849, légende « Centenaire du timbre-poste. Paris. ». Il pouvait être apposé sur le bloc et sur toute autre émission en cours ; 3° oblitération mécanique réunissant le losange et le cachet.

Comme il est de rigueur pour une exposition philatélique, on a vendu également : une enveloppe commémorative et une carte postale spéciale ; enfin une agréable série de vignettes, signées Carré et Mazelin, qui reproduisaient l'affiche de propagande pour l'exposition : une élégante de 1849 en arrêt devant la *Marianne* de Gandon. Ces documents officiellement édités par la Citex ont connu un grand succès.

JACQUES BELLAY.

LE BRIDGE (N° 61)

Le nouveau système Culbertson 1949 (suite)

L'ouverture de 2 trics à la couleur

Une seule modification, qui concerne la réponse du partenaire quand il fait un changement de couleur sans saut.

Si le changement de couleur peut être fait au niveau de 2 trics, c'est-à-dire dans une couleur déclarable plus chère que la couleur d'ouverture, il exige :

½ levée d'honneur avec une couleur de 6 cartes ;

1 levée d'honneur avec une couleur de 5 cartes ;

1 ½ levée d'honneur avec une couleur de 4 cartes.

Si le changement de couleur doit avoir lieu au niveau de 3 trics, parce que la couleur est moins chère que la couleur d'ouverture, il exige 1 ½ levée d'honneur; mais toute couleur déclarable, même si elle n'a que 4 cartes (D V x x) conviendra.

Sur une ouverture de 2 ♢, dites :
2 ♠ avec ♠ R 10 8 6 5 3 ♡ 7 4 ♢ 9 3 ♣ 10 6 2
2 ♠ avec ♠ D V 7 6 3 ♡ 5 2 ♢ 7 6 ♣ R 7 6 3
2 ♠ avec ♠ A D 6 5 ♡ V 8 7 4 ♢ 9 6 ♣ 8 3 2
3 ♣ avec ♠ 6 5 4 ♡ 9 7 5 4 ♢ 3 ♣ A D 10 9 3
3 ♣ avec ♠ 6 3 2 ♡ D 8 5 2 ♢ 6 4 ♣ A V 8 3

La surenchère 3 sur 1 dans la couleur d'ouverture.

La surenchère 3 sur 1 dans une couleur majeure (exemples : Nord 1 ♠, Sud 3 ♠ ; ou Nord 1 ♡, Sud 3 ♡) reste impérative pour la manche si le répondant n'a pas préalablement passé. Pas de changement.

Mais la surenchère 3 sur 1 dans une couleur mineure (exemples : Nord 1 ♢, Sud 3 ♢ ; ou Nord 1 ♣, Sud 3 ♣) n'est plus impérative, même pour un tour.

Elle exige de 1 ½ à 2 ½ levées d'honneur dans les 13 cartes et un fort soutien d'au moins cinq cartes (au moins D V x x x) à la couleur d'ouverture. Un fort soutien de quatre cartes suffira rarement.

Répondez 3 ♢ sur l'ouverture d'1 ♢ de votre partenaire, avec :
♠ 6 3 ♡ A 7 ♢ R V 10 6 5 3 ♣ 6 5 3

La main ne convient à aucune réponse, excepté 3 ♢, et une simple réponse 2 ♢ serait trop loin de compte pour montrer la possibilité de cette main.

La réponse 3 ♢ est partiellement une réponse de barrage, qui peut gêner ou empêcher une relance éventuelle du joueur en quatrième. Elle sera généralement évitée quand le répondant peut faire un changement de couleur correct sans saut (tel que Nord 1 ♢, Sud 1 ♡ ou 2♣). L'ouvreur peut passer mais n'est pas du tout invité à le faire. Au contraire, l'ouvreur reparlera si sa main est assez forte en levées d'honneur (3 ½ à 4) ou en distribution. Mais le caractère non impératif de la réponse 3 sur 1 dans une mineure, lui permet de passer plutôt que de courir le danger d'une demande de 5 ♢ ou 5 ♣ ou 3 Sans-Atout que sa main ne lui permettrait visiblement pas de réussir.

Ayant ouvert d'1 ♢ et reçu une réponse 3 ♢ du partenaire, passez avec :
♠ 8 7 6 4 ♡ 8 ♢ A D 9 7 4 ♣ A 7 5

Le saut 3 sur 1 dans la couleur mineure d'ouverture ne dénie pas forcément une autre couleur déclarable ni un soutien de quatre cartes à une couleur majeure.

Sur l'ouverture d' 1 ♢ de votre partenaire, sautez à 3 ♢ avec :
1 ♠ 6 ♡ 4 2 ♢ A R 6 5 2 ♣ V 8 7 4 3
2 ♠ A ♡ 6 ♢ 10 9 7 6 4 3 ♣ D 8 7 4 3
3 ♠ 10 8 7 6 ♡ 5 ♢ R D V 5 ♣ D V 8 4
4 ♠ 9 ♡ A 6 5 3 ♢ R V 8 6 5 ♣ D 6 5

Naturellement, il ne faut pas confondre le 3 sur 1 dans la couleur d'ouverture avec un changement de couleur tel que Sud 1 ♡, Nord 3 ♢ ou Sud 1 ♢, Nord 3 ♣, qui reste impératif pour la manche et ne comporte pas de changement dans le système.

A quel mobile Culbertson a-t-il obéi en décidant que Sud 1 ♢, Nord 3 ♢ ou Sud 1 ♣, Nord 3 ♣ ne serait plus impératif ? Il nous le dit dans ces termes : « Jusqu'en 1949 le saut 3 sur 1 dans une couleur mineure était identique au saut 3 sur 1 dans une couleur majeure : impératif pour la manche et montrant à peu près le même genre de main. Il est évidemment désirable, dans un but de simplicité, que tous les sauts 3 sur 1 signifient la même chose. Moins il y a de complications dans les règles d'enchères, plus le joueur peut vouer d'attention à la stratégie des enchères. Mais la nature de la marque rend quelques différences nécessaires. Durant les années où le saut 3 sur 1 avait le même sens dans une couleur majeure ou mineure, une réponse telle que 3 ♢ sur 1 ♢ ou 3 ♣ sur 1 ♣, n'était presque jamais entendue. Une main qui justifie une enchère impérative pour la manche dans une couleur mineure sera généralement mieux dépeinte par un saut à 2 Sans-Atout, impératif pour la manche, ou un changement de couleur sans saut 1 sur 1, ou 2 sur 1, impératif pour un tour (Nord 1 ♢, Sud 1 ♠ ou 2 ♣). Mieux vaut une enchère utile qu'une enchère oisive dans votre répertoire.

Les experts, qui sont les plus conservateurs de tous les joueurs de bridge, viennent très lentement à la ronde à cette idée de rendre le saut 3 sur 1 dans une couleur mineure non impératif ; mais un à un ils succombent et continueront de le faire ».

(à suivre).

ÉTUDE N° 52

Le mort : ♠ 10 3 ♡ R 4 ♢ A 10 8 6 2 ♣ V 9 4 3

entame : ♡ 6 — NORD / OUEST EST / SUD — ♡ 10

♠ A R 7 5 ♡ A 7 5 ♢ R D ♣ A 7 6 2

Sud joue 3 Sans-Atout. Ouest entame du ♡ 6 et Est joue le ♡ 10. Comment jouer ?

ANDRÉ CHÉRON

Nous ont envoyé la solution du petit problème amusant N° 3 (les deux verres) : MM. Marcel Guzdiol (Charente), Thouvenot (Lunéville).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, le samedi 23 juillet 1949, à 14 heures.

PROPRté à SAINT-LUNAIRE

(Ille-et-Vilaine) — Comprenant :
1° **VILLA ROCHE PELÉE** Lieudit " La Fourberie ". Superficie : 8.082 mètres carrés; 2° **parcelle de terre,** lieudit " **Gringalou** ". Superficie : 40 ares 60 centiares; 3° **parcelle de terre,** même endroit. Superficie : 26 ares 30 centiares. **Mise à prix : 1.000.000 de francs.** S'adresser : Me **Paul BAZILLE,** avoué, 241, Faubourg-Saint-Honoré, à Me **Germain,** synd., 7, rue Christine, Paris.

PHILATÉLIE

SÉRIE «TOURISTIQUE» FRANÇAISE

La série française des valeurs dites « touristiques » prend rapidement figure. Après le 25 fr. bleu outremer *Abbaye de Saint-Wandrille*, un 50 fr. brun a vu le jour

le 5 juin : il a pour sujet un paysage du Vivarais, le mont *Gerbier-de-Jonc* (1.550 m.). Ce timbre a été dessiné et gravé par P. Munier et remplacera désormais le 50 fr. *Iris* de l'ancienne série de poste aérienne.

Deux vignettes compléteront bientôt l'ensemble : le 20 fr. *Abbaye de Saint-Bertrand-de-Comminges* et le 40 fr. *Paysage des Ardennes.*

NOUVELLES DE SUISSE

A des intervalles irréguliers les postes suisses émettent des vignettes de poste aérienne au bénéfice de l'organisme « PRO AERO », afin de favoriser le développement de l'aviation helvétique.

Cette année un timbre de 1 fr. 50 violet et jaune a été mis en circulation. Il avait pour sujet un planeur et quelque chose que l'on pouvait prendre pour un cerf-volant mais qui était un dessin symbolisant des courants ascensionnels.

Ce timbre n'a été valable que pendant deux jours seulement, les 26 et 27 avril, à l'occasion des vols spéciaux organisés entre La Chaux-de-Fonds, Saint-Gall et Lugano.

J. BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 68-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

HOTELS et VILLÉGIATURES

NORD

VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PARTEZ !...
mais n'oubliez pas d'emporter dans tous vos voyages les
JUMELLES
à optique traitée
HUET PARIS
"50% plus claires"

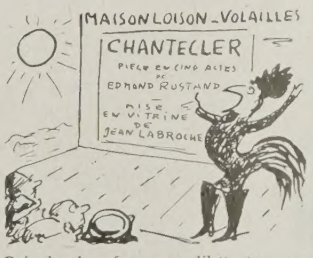
Production : Société Générale d'Optique
En vente chez tous les Opticiens

THÉATRE EN VITRINES OU ART, COMMERCE ET PUBLICITÉ, par CAMI.

C'est ici, dans cette rubrique,
Que je fis jadis l'amusant
Projet du théâtre en boutique
Que l'on réalise à présent.
En effet, nous voyons certaines
Maisons, aux commerces divers,
Mettre en vitrine La Fontaine
Avec son petit univers.

Mais on pourrait, après les fables,
Dans les vitrines de Paris
Jouer des pièces innombrables,
De Courteline à d'Ennery.
Le marchand de gibier, en « montre »,
Donnerait « Arsène... Lapin »,
Le boulanger, tout le démontre,
Jouerait « la Porteuse de pain ».

Chez tous les coiffeurs de la ville
On pourrait, je vois ça d'ici,
Jouer « le Barbier de Séville »
Et « Riquet à la Houppe » aussi.
Et dans des parodies risibles,
Les poissonniers, à leur façon,
Donneraient « les Harengs terribles »
Ou bien « l'Affaire des... poissons » !



Puis chez le « fourreur » dilettante
Le public pourrait apprécier
« l'Homme à la pelisse sanglante »,
Tiré d'un roman... « pelissier » !
Et toujours dans la même note,
Le marchand de poulets, c'est clair,
Jouerait « l'Ecole des cocottes »,
« Le Poussin » ou bien « Chantecler » !

Chez les pâtissiers, le dimanche,
On applaudirait « Tire-au-flan »,
Et l'on jouerait « la Dame blanche »
Pour les « expositions de blanc » !
Enfin les marchands de légumes,
Pour dérider les plus bougons,
Joueraient « Choufleury » en costumes
Et « les Gaietés de ...l'estragon » !

Heureuses promenades

A beaux jours, belles chaussures...
confortables... seyantes!

Derby souple et léger, box couleur ou noir, bout uni, semelles cuir.

Mocassin box couleur, tablier jointé, talon cousu, fortes semelles cuir, crêpe ou caoutchouc.

UNIC

"LE STYLE FENESTRIER"

PRODUCTION FENESTRIER, ROMANS (DRÔME) 400 DÉPOSITAIRES

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.